BnF Gallica

Lavigerie et les Pères blancs / Marius-Ary Leblond

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

BnF Gallica

Leblond, Marius-Ary. Auteur du texte. Lavigerie et les Pères blancs / Marius-Ary Leblond. 1939.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

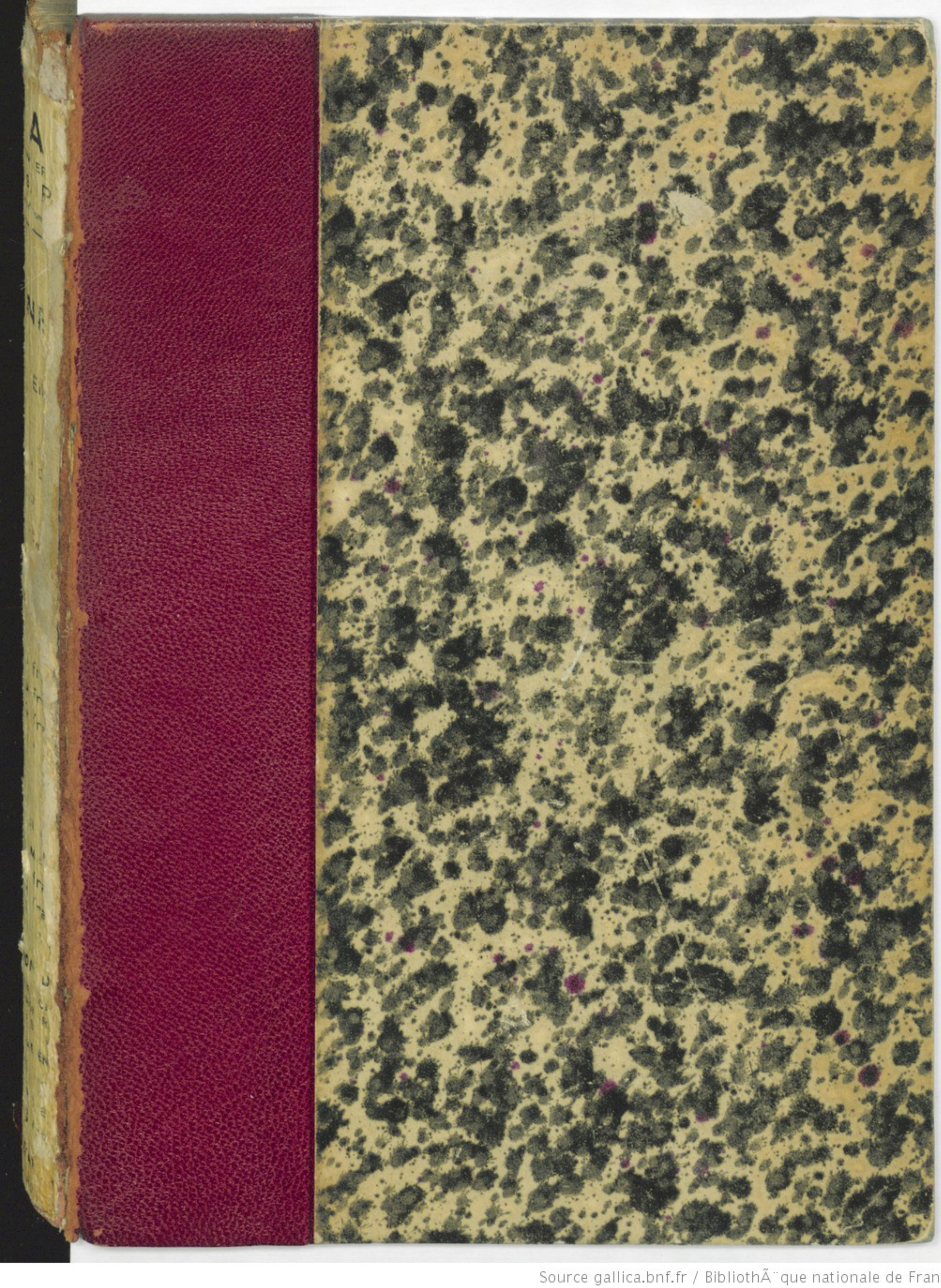
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

DÉCOUVERTES · EXPLOITS HÉROÏQUES

4280

★

Marius-Ary LEBLOND

LAVIGERIE

ET LES

PÈRES BLANCS

★

MAME

LAVIGERIE
ET LES PÈRES BLANCS

8° L n27
81450

SÉRIE 41

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.
Copyright by Maison Mame 1938

N° 4108

m*R973661

D. L.
11241 14-11-38
— A —

(Cliché Ofalac.)

Statue du Cardinal Lavigerie à Alger.

MARIUS ARY LEBLOND

★

LAVIGERIE
ET
LES PÈRES BLANCS

(Cliché Ofalac.)

TOURS
MAISON MAME
Agence à Paris
6, Rue Madame, VIe

DÉCOUVERTES - EXPLOITS HÉROÏQUES

Parus dans la même collection :

CAVELIER DE LA SALLE
CH. DE LA RONCIÈRE

LA BELLE VIE DES PILOTES DE LIGNE
JACQUES MORTANE

MARCHAND L'AFRICAIN
JULIEN MAIGRET

DUPLEIX ET L'EMPIRE DES INDES
JOHN CHARPENTIER

CHARCOT ET LES EXPLORATIONS POLAIRES
HENRI KUBNIK

RENÉ CAILLIÉ ET TOMBOUCTOU
OSWALD DURAND

OUVRAGES DE MARIUS ARY LEBLOND

HISTOIRE ET CRITIQUE

La France devant l'Europe, (Fasquelle.)
Galliéni parle, 2 vol. (Albin Michel.)
Leconte de Lisle. Essai sur le génie créole. (Editions du Mercure de France). (Alcan.)
L'Idéal du Bonheur au XIX[e] siècle. (Prix de la critique littéraire.) (Alcan.)
Peintre de Races. (Epuisé.)
Vie de Vercingétorix. (Denoël.)

VOYAGES

La Grande Ile de Madagascar. (Editions de *La Vie*.)
La Pologne vivante. (Perrin.)
L'Ile enchantée, La Réunion. (Epuisé.)
Anthologie coloniale : pour faire aimer nos colonies. (Peyronnet.)
Nature (Delpeuch), illustré par Georges Bouche.
Belles et fières Antilles. (Crès.)
Madagascar création française. (Plon.)

ROMANS

Anicette et Pierre Desrades : Le roman de l'enfance créole. (Fasquelle.)
Le Miracle de la Race. (Albin Michel.)
Fétiches. (Madagascar). (Epuisé.)
Ulysse Cafre. (La Sorcellerie). (Mame.)
Etoiles (Mœurs indiennes). (Ferenczi.)
La Bataille dans l'Arche. (Œuvres représentatives.)
Passé la Ligne. (Prix Lasserre). (Crès.)
Contes d'Afrique. (Mame.)

LAVIGERIE
ET LES PÈRES BLANCS

CHAPITRE PREMIER

Le chef de la dernière Croisade

Dès qu'on nous dit « Lavigerie et les Pères blancs », pourquoi voyons-nous, dans ces moines vêtus d'une robe candide et de paix, sans armes, les successeurs immédiats — conquérants et héroïques — des grands ordres militaires fondés par les Français à Jérusalem au temps lointain des Croisades, les héritiers filiaux du saint génie du paladin Saint Louis ? C'est que, force déterminée par l'Histoire de France intégrale, ils *créent* de toutes pièces une nouvelle Chevalerie, prodigieuse, dont l'avenir est encore plus grand que le Passé. De la féline Asie dorée des monarchies médiévales ils transportent, en la transformant, la Chevalerie de Godefroy de Bouillon et de Lusignan dans la sauvage Afrique Noire du XIX^e^ siècle.

Militants libérateurs des esclaves, ils font de leur ordre mystique et laborieux l'artisan glorieux, à l'égal des Faidherbe et des Galliéni, de l'Histoire d'Afrique, ils font l'une des plus resplendissantes épopées de notre tradition nationale.

L'Univers s'incline devant cette nouvelle forme hardie de l'apostolat français. Un philosophe laïque, ministre de la République, Jules Simon, a écrit dans la *Revue de la Société Anti-esclavagiste* : « Il faut entendre les récits de tous ceux que leurs affaires ou la curiosité ont amenés sur le territoire de l'ancienne Carthage : amis et ennemis, catholiques et libre-penseurs sont d'accord pour déclarer que, dans ces deux diocèses d'Alger et de Carthage et dans les autres diocèses africains, Lavigerie exerçait l'*hégémonie matérielle et spirituelle*. Il était dans le monde profane plus qu'un gouverneur ou un vice-roi ; dans l'Eglise, le premier après le Souverain Pontife. » Le secret de cette primauté constitue pour le public de toutes nations un sujet de recherches vivifiantes et d'éblouissement. Nous avons ici à méditer comment cet homme de robe, dont « le génie évangélique illumina son siècle », devint l'un des plus grands hommes d'action du Monde, tant laïque que religieux, par le bienfait « d'une puissante organisation qui débordait tous les cadres, à qui certains détails ne pouvaient convenir mais qui excellait dans les grandes choses. »

Si une partie de notre jeunesse est surtout curieuse de découvrir en lui le précurseur de notre Colonisation en Tunisie, celui qui réalisa paradoxalement ses idées de civilisation apostolique avec l'aide d'une République moins timorée et moins matérialiste que la Monarchie

de Juillet (Goyau), tous veulent connaître dans sa hardie et géniale combativité le tribun de l'anti-esclavagisme mondial. « C'est un revenant épique, s'exclame Louis Bertrand, c'est Turpin, c'est l'archevêque de *la Chanson de Roland*. » « J'aurais voulu avoir ce prélat pour maître,

(Cliché Office Tunisien.)

Tunis. Vue générale.

déclare le ministre Roustan : j'aurais servi Richelieu. » Richelieu n'avait servi que la France, Lavigerie servit en même temps l'Humanité entière. Son patriotisme et son évangélisme s'égalaient afin de se renforcer en un de ces exemples qui tiennent lieu de leçon pour la solution des grands problèmes. Lavigerie pensait tout le temps à Saint Louis !

***

Charles-Martial Lavigerie est un enfant des Pyrénées. Dans son livre délicieux, Mgr Baunard cite de lui ce propos à des amis : « Le Basque est plus fort, le Béarnais plus fin, le Gascon plus vif et fier... Nous ressemblons à nos montagnes. Les sommets superbes et les riantes vallées, les pics neigeux et les sources brûlantes et bienfaisantes : tout cela est chez nous et en nous. »

Bayonne, où il naquit la veille de la Toussaint de 1825, est le confluent de ces trois races. Mme Lavigerie, de famille aisée et avenante, femme d'intérieur et de culture distinguée, qui tournait finement les lettres, s'attacha surtout à l'éducation de sa fille et de ses derniers fils, mais tous l'admirèrent et pour eux il n'y eut jamais rien de plus noble que cette mère. M. Lavigerie père, de haute taille et de grand air, fonctionnaire intelligent, exact, habile manieur d'hommes, tout aux affaires, imposait à ses enfants une volonté qui ne souffrait pas de contradiction, mais il ne s'occupa guère de leur formation.

Fait dominant, la foi fut communiquée au futur Cardinal par deux pieuses servantes qui lui chantaient de beaux cantiques et l'intéressaient aux humbles de leurs campagnes. Ancien couvent d'Augustins, l'unique collège de la ville comptait des professeurs ecclésiastiques. Travaillant et flânant à ses heures, Charles y était le premier de sa classe, surtout aux jeux et exercices du corps, battant volontiers les autres et toujours prêt à la revanche, alerte, allègre, facétieux, intrépide, ardent, dominateur, fascinant tous. « Il excellait en tout », a rapporté un de ses condisciples ; tout jeune, il faisait des fables en vers

charmants. A la maison il jouait au prêtre, disant la messe gravement, obligeant chacun à y venir et bien se tenir, sa grand'mère à lui répondre révérencieusement, les servantes à se confesser à genoux, tous à écouter son sermon, même si le repas fumait déjà sur la table. Dans la rue il baptisait de force les petits juifs, les aspergeant copieusement, puis leur allongeant des sous.

La Première Communion l'éblouit : dès lors il dévoila sa vocation et bientôt demanda d'entrer au petit séminaire. Fort contrarié, son père qui fondait des ambitions profanes sur sa vive intelligence, vit bien qu'il fallait céder et se décida à le présenter à Mgr Lacroix.

— Pourquoi, mon enfant, voulez-vous être prêtre?

— Pour être curé de campagne.

L'évêque sourit :

— Vous serez ce que Dieu voudra.

Frappés par la grandeur de sa carrière et l'énergie de son caractère, les biographes n'ont pas toujours bien compris l'importance de sa déclaration au prélat et l'équilibre des traits *en apparence opposés* de sa nature : l'adolescent, élevé vers Dieu par de pauvres filles, sentait déjà la force qui le guidait vers les petits, les opprimés : c'est pour les sauver qu'il lui faudra une telle puissance de commandement !

Au séminaire de Larressore, dans la haute montagne, entre gorges sombres et cîmes lumineuses, on remarqua aussitôt, en seconde, cet élève d'esprit tranchant et fin, « étincelant de verve, imaginant mille tours, semant l'entrain et la vie à pleines mains. Le tempérament ne tarda pas à s'y révéler lui aussi par le despotisme et parfois les violences d'une volonté qui brisait ce qui lui faisait obsta-

cle, puis s'étonnait de ses éclats et cherchait à les faire oublier par des égards, des grâces et des séductions. » On a trop insisté quand on a dit : « Toute sa vie il aura plus d'occasion de commander que d'obéir. » Et « il a un tempérament autoritaire, absolu, dominateur, impérieux jusqu'au despotisme... Il faut que tout cède devant lui. » Certes « ses adversaires critiquaient ses audaces, ses emportements, sa tenacité et son indomptable vaillance. La routine tremblait devant cet ouragan de pensée et de volonté. Les pacifiques et les modestes ne comprenaient pas ce déploiement somptueux de sa riche et éblouissante personnalité. Mais cette énergique vitalité n'était-elle pas la condition du succès? Ce sol d'Afrique, où tout attend encore la herse de fer, demandait pour la défricher une main qui ne tremblait devant rien. » Pas seulement le dur sol d'Afrique, mais la mollesse européenne, la routine d'un Napoléon III et d'un Mac-Mahon, et, plus tard, de plus terribles et présomptueux inconscients. « C'est avant tout un homme de gouvernement », et il faut une inflexible, parfois impatiente volonté de sacrifice — de soi d'abord, puis des autres, — pour réaliser à temps un peu de bien ! Chez lui ne se celait aucune avidité, aucun orgueil : il commandait par l'obligation de coordonner promptement un immense labeur pour extraire de la charité de ce Monde égoïste et fugace. On lui a reproché d'avoir tenté trop d'entreprises, jusqu'à se tuer à la peine : c'est que sur le Globe il y a, c'est que, lui surtout, y avait des territoires immenses à libérer !

« Si le bon Dieu voulait me trouver un enfer qui fût tout à fait à ma taille, il me condamnerait à ne rien faire pour lui, pendant l'éternité : ce serait, je le sens, le plus

grand châtiment qu'on pût m'infliger. » Il fut toujours bon d'une infinie tendresse. S'il traitait de pair avec les grands de la Terre, c'est parce qu'il aimait les humbles, recherchant les enfants, soignant les plus répugnants malades, assistant les pauvres, et on va voir vers quel vivant enfer — tout un Continent d'innocents damnés — il était voué à se pencher, à verser toutes les forces à vif de son âme et de son corps, sans pouvoir jamais un instant accorder trêve à sa peine! Quelle contraction de discipline et de suave appel dans son mot sublime où s'épanche la grandeur de sa dure carrière de sacrifices : *Qui me craint fait bien, mais qui m'aime fait mieux.*

CHAPITRE II

Ses études et leur consécration

Mgr Dupanloup requérait des élèves d'élite pour Saint-Nicolas-du-Chardonnet : Charles Lavigerie y fut accepté comme boursier. Il a peint dans une lettre publique « cette maison vieille et sombre, cette cour enfumée où l'air n'entre que du haut des murs, ce quartier Saint-Victor avec ses souillures » : tout lui imprima tristesse et dégout. Mais son esprit comme son âme se tournaient naturellement vers l'admiration. « Peu à peu, dans ces ombres, je vis se lever un autre soleil qui échauffa mon âme, qui l'éveilla de l'engourdissement où elle s'était ignorée jusqu'alors, et qui bientôt inonda tout de sa lumière. C'était lui, le Supérieur, lui dans toute l'ardeur de son esprit, de son cœur ouvert à tous les saints enthousiasmes qui transfigurait ainsi ce qui nous environnait ; lui qui nous transportait tous, maîtres et élèves, sur les sommets les plus purs des choses divines et humaines. Son port, sa démarche, son regard, sa parole, sa foi que révélaient des accents si pénétrants et si nouveaux, tout nous subjuguait dans un mélange d'admiration, de crainte et

de respect que je n'ai plus retrouvé nulle part au même degré. Il s'en servait pour nous entraîner, à la manière d'un ouragan de lumière et de feu, courbant et absorbant tout, comme c'est la loi des personnalités puissantes, égoïstes en apparence pour ceux qui ne voient que le dehors, mais en réalité chez lui tout le contraire. Car, s'il voulait tout prendre, c'était pour tout donner. »

Là encore où il se rencontra avec tant d'aristocraties, le jeune Pyrénéen prit aussitôt la tête et la garda : grisé d'air et d'idéal, il se plaisait à y parler d'art et de littérature, et, doué d'une belle voix, se donnait parfois à la musique, lisait des livres d'histoire de voyages, il étudiait, méditait avec scrupule sur ses devoirs divergents. Quelque temps, s'imposant de se sonder, fut-il tenté par le mariage selon l'insistance et les préférences de sa mère, de sa tante qui lui destinaient une de ses cousines ? Certes, un profond et vif instinct de paternité le travaillait doucement... A dix-huit ans, il entra droit à Saint-Sulpice ! Il fut d'abord au séminaire des philosophes dont la centaine venait d'Ecosse, du Canada, de la Suisse, des bruyants quartiers de Paris : serre particulièrement riche de toutes races, afin que l'humanisme, baptisé par la culture de la Charité, fleurisse en sacrifice pour l'Humanité. Il prit l'habit des clercs. A peine quelques mois après il entendait le récit des misères et des espérances d'un bienheureux évêque, Mgr Virole, vicaire apostolique de la Mandchourie : il sentit poindre irrésistiblement sa vocation pour les Missions que la douleur crucifiante d'horribles spectacles d'Asie et d'Afrique devait plus tard faire jaillir avec la puissance du génie qui fonde.

Après deux ans, au grand séminaire même, il se

présenta sur le moment où en sortait Ernest Renan. Tous furent frappés « de la grande façon de ce beau jeune homme », attirés vers lui ! Non qu'il fût un élève parfait : les vertus de son caractère s'ombraient parfois de saillies d'un esprit méridional intarissable en inventions joyeuses, diversion de cette exubérante nature ; il n'était pas des plus réguliers mais très pénétrant, et ce qu'il ne savait pas, il le devinait par justesse du regard. L'Archevêque de Paris ayant fondé aux Carmes une maison des Hautes Etudes, il s'y vit désigné en première ligne. « Nous devons, mandait Mgr Affre, désirer de former des écrivains capables de composer de solides ouvrages en faveur de la Religion, des prédicateurs éminents qui soutiennent la haute réputation de la Chaire française. » Le Cardinal de Carthage devait écrire plus tard de ce prince de l'Esprit qui fut un martyr : « Plût à Dieu que tous les autres évêques de France eussent compris alors que, pour sauver l'enseignement religieux, depuis la plus humble école des Frères jusqu'aux sommets de l'enseignement public, il était nécessaire de lutter à armes égales en prenant les mêmes grades et les mêmes brevets que les maîtres de l'enseignement laïc. » Grâce à sa prodigieuse facilité, le jeune Lavigerie emporta en dix mois ses deux diplômes de bachelier et de licencié ès lettres. Aux journées de février les émeutiers le forcèrent à démolir une guérite ; aux journées de juin il veilla le corps de l'Archevêque qui venait de mourir pour son troupeau. En décembre 1848 il était ordonné diacre par Mgr Sibour, en juin prêtre : il n'avait pas encore 24 ans. Mais quelles épreuves déjà vertébraient sa personnalité imaginative, aussi sensible que forte ! « L'archevêque de Paris qui m'a fait sous-diacre

(Cliché Ofalac.)

Statue du Cardinal Lavigerie à Biskra.

a été tué sur les barricades, l'archevêque de Paris qui m'a fait prêtre a été assassiné dans le sanctuaire ; l'archevêque de Paris que j'ai remplacé sur mon premier siège épiscopal (Mgr Darboy) a été fusillé comme otage. Malheur à toi, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui mets à mort ceux qui te sont envoyés ! » Il ne pouvait plus ignorer à quelles sublimités de Rédemption la robe d'un prêtre peut conduire en nos temps ainsi qu'aux sinistres jours de l'Empire Romain.

Cependant de longues études lui étaient encore réservées comme préparation « d'humanités » supérieures à sa tâche humanitaire : 14 ans de ce noviciat le séparaient de l'épiscopat. Il fut rappelé aux Carmes pour son doctorat ès lettres, y reçut l'enseignement d'Ozanam qui le gronda de trop travailler, et l'inspiration de Lacordaire, dont l'éloquence spontanée, dégagée de tout apparat d'école, le frappa. Il s'absorba dix mois dans le travail de ses thèses française et latine. L'*Ecole chrétienne d'Edesse* fut le sujet de la première, « essai historique » puisé *à des sources maronites*, rédigé avec maturité d'esprit et de style, et il se félicitait plus tard d'avoir débuté dans la carrière littéraire par un écrit consacré à une église de l'antique Orient : l'Orient devait incessamment exercer sur sa vie une telle fascination ! La seconde traitait de l'écrivain ecclésiastique Hégésippe. Elles furent soutenues devant Victor Leclerc, Villemain, Cousin, Ozanam, Saint-Marc Girardin, Wallon, dont les suffrages furent unanimes : Lavigerie devint le premier docteur de l'Ecole de Carmes.

L'abbé Maret, démocrate qui devait exercer une complexe et profonde influence sur lui, le pria de poursuivre en Sorbonne le doctorat en théologie : pour assurer

sa subsistance on le nomma chapelain des Bénédictines du Temple et d'un autre couvent voué à l'instruction religieuse des filles de la noblesse tout en lui demandant des conférences de littérature latine aux Carmes. Entre temps il publiait deux cours de versions et thèmes grecs, un lexique français-grec. Il donnait à l'*Ami de la Religion* des articles sur *Charité au* XIX^e^ *siècle*, *Foi et Martyr*, *Martyrs en Chine et au Tonkin*, *Triomphe de la foi sur la Barbarie*, et obtenait le premier rang dans les concours d'éloquence sacrée auxquels on le conviait. Ses succès le portèrent jusqu'à la Sorbonne : il n'exerça rien moins que la suppléance de la chaire d'Histoire Ecclésiastique dans cet illustre établissement où il eut pour collègue l'abbé Freppel, où ils s'estimèrent « en rivaux plutôt qu'en frères. » Durant six ans il professa sur l'Ecole d'Alexandrie, le Protestantisme, le Jansénisme. Des jansénistes étant venus pousser des clameurs à son cours, il les interrompit d'un de ces impromptus dont sa fougue eut toujours l'inspiration : « Vous vous croyez sans doute à Saint-Médard, leur lança-t-il, mais les convulsions ne sont pas de mise à la Faculté de Théologie ! »

Comme tous les vrais maîtres, dans ses cours il apprenait autant qu'il enseignait : il découvrait de quels grands orgueils et maux souffre davantage notre Espèce ; et c'est là qu'il trouva le premier précepte d'une des plus bienfaisantes créations de son âge mûr : il devait plus tard recommander à ses Pères Blancs de redouter *comme la peste* les préjugés et l'esprit du Jansénisme qui « détruit la religion catholique en France, au moins dans le plus grand nombre des hommes, en leur imposant un fardeau trop lourd pour la faiblesse commune. » Céleste éclair

de son génie galiléen de sauvetage : il leur prescrivit transcendantalement de toujours « tenir compte de la faiblesse humaine, de plaindre et de ne pas blâmer, *d'encourager et de ne pas réduire au désespoir* ».

Cependant, dans cette chaire de la Sorbonne, « il étouffait ! »

(*Cliché C. Heurtey.*)

Puits dans le désert.

CHAPITRE III

Les Martyrs de l'Orient

La Guerre de Crimée avait mis en faveur, auprès de la Sublime Porte, nos religieux dont la charité pour ses blessés s'était montrée héroïque : le savant baron Cauchy, de l'Académie des Sciences, qui avait déjà fondé les « Petits Savoyards » et d'autres œuvres évangéliques, en conçut l'idée des Ecoles d'Orient.

A qui en confier la direction? Le saint Père de Ravignan vint trouver l'abbé Lavigerie : « Tous ces messieurs de l'Institut ont naturellement pensé à un professeur de la Sorbonne : ils m'ont chargé de vous demander. — Si vous croyez que c'est la volonté de Dieu, je suis prêt. — Je le crois. » En ces trois mots tout fut conclu. Le lendemain le Père Gagarin, russe converti, alla le prendre et le dévisagea avec un franc rire : « Vous voilà à l'eau, mon cher abbé ; maintenant il faut nager ! »

En ce 1856 l'Orient comptait 70 millions de Chrétiens séparés de Rome par le schisme mais ayant gardé les règles, la discipline, la liturgie antique bien plus complètement que les Protestants. Le joug des Russes était

redouté par eux plus que celui de la Turquie : il fallait les tourner vers l'Occident par l'instruction, les écoles, les hôpitaux, — amorce d'une grande politique dont, grâce à l'intelligence réfléchie et inspirée de ce jeune prêtre, d'une sensibilité passionnée pour la Consolation, la lumière va éclairer ce siècle comme la seule Voie Lactée dans les ténèbres où il se débat.

Durant trois ans Lavigerie, par les grandes villes prêcha « une nouvelle Croisade », quêta à domicile, organisa les comités, parfois éconduit comme un aventurier. Grâce à son zèle les recettes passèrent de 16.000 francs en 1857 à 46.000 francs en 1858, puis 60.000 en 1859. Il subventionna jusqu'à une imprimerie en Abyssinie. On ne se doutait pas que, l'an suivant, le fanatisme musulman se déchaînerait contre les chrétiens du Liban avec une si stupéfiante, terrifiante fureur : 200.000 d'entre eux furent massacrés, toutes les églises de la plaine détruites, les maisons pillées, rasées. Des actes infâmes achevaient de souiller ces scènes de carnage. 200.000 êtres échappés par miracle à la mort erraient sans vêtements, sans pain. Et c'était pour garantir « l'intégrité » d'une telle Turquie que la France venait dans la guerre de Crimée, de dépenser 200.000 soldats et 1.500 millions. Partout on réclama une expédition de sauvetage et de protection, une occupation militaire pour la sécurité des chrétiens et le châtiment des Druses !

« La charité fut prête la première. » Quoique fort malade dans le Midi, Lavigerie, sans retard, rédigea une lettre au clergé de France pour « les Français d'Orient ». Avec flamme il s'adressa aux évêques d'Irlande, d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne : 300.000 francs

lui vinrent de ces pays ; en France surtout « la souscription monta avec une rapidité qui contrastait avec la len-

(Cliché Pierre Boucher.)

Marché arabe.

teur des négociations de la Diplomatie. » Tandis que l'Angleterre entravait toute action militaire, nos envois se succèdaient. Lavigerie partit pour le Levant, malgré l'épuisement de sa santé qui lui faisait pressentir sa mort.

A Beyrouth il commença, calvaire par calvaire, son déchirant Chemin de Croix. C'est dans les religieux et religieuses de France qu'il trouva les principaux auxiliaires de sa mission. Ils le conduisirent vers les masures où les victimes s'entassaient à 20 ou 30 par chambre, encore hallucinés par l'incendiaire horreur du drame, se rémémorant les mères succombées près de leurs nourrissons encore attachés à leur sein blessé, les sérails où l'on avait attiré les Chrétiens pour les fusiller en masse, les terrasses d'où on les précipitait sur des baïonnettes, les églises où on les brûlait avec les ornements sacerdotaux. Le vol des vautours guidait l'abbé vers les lieux où depuis tant de semaines ils dévoraient des centaines de victimes gisant sans sépulture. Les Turcs laissaient sur leurs palais les traces de longs ruisseaux de sang. Par l'entassement des ordures, des villes entières étaient menacées de peste. De hâves suppliants, abrutis de détresse, venaient lui baiser les mains.

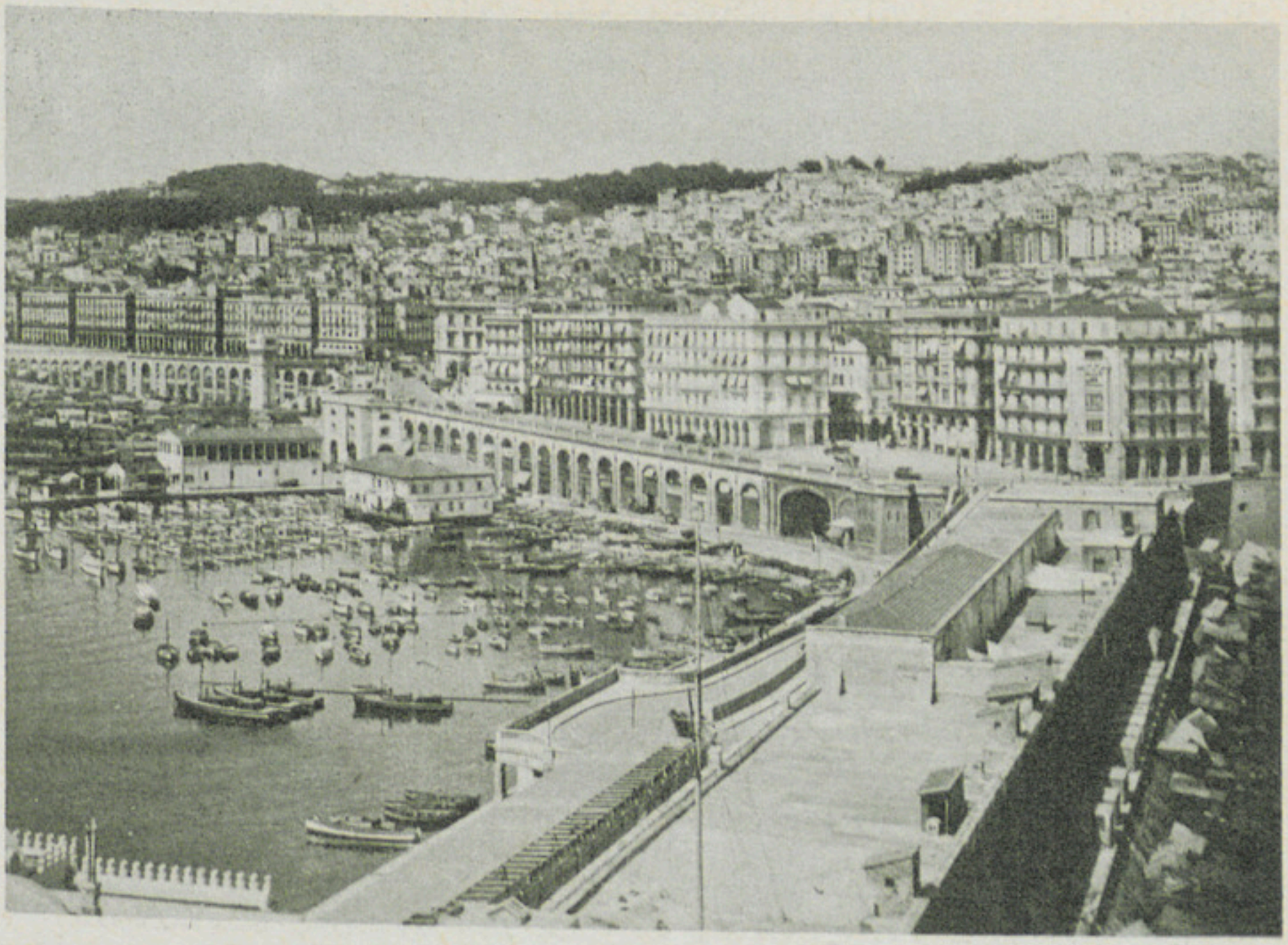
Pour atteindre les villages ruinés il fallait gravir des chemins de cailloux roulants : le cheval s'abattit en projetant l'abbé Lavigerie dont l'épaule se trouva déboîtée et les ligaments du cou rompus. A peine remis de son évanouissement, il installa un nouveau comité et dicta des lettres. « Les pauvres gens de l'endroit ne savaient pas que le plus doux souvenir que je dusse rapporter de ce voyage était celui de leur montagne où il m'avait été donné de souffrir pour l'amour d'eux. » Alors il se rendit chez Abd-el-Kader qui, avec tant de courage, d'indignation et de noblesse, avait sauvé du supplice des milliers de Chrétiens en l'honneur de la France. C'était le premier prêtre français qui l'approchait depuis les massa-

cres : il lui exprima combien notre pays admirait et honorait en lui l'homme qui pratiquait le mieux la justice naturelle ; l'émir se frappa la poitrine à la manière arabe et répondit : « J'ai fait mon devoir et je ne mérite pas de louanges pour cela. Je suis seulement heureux qu'en France on soit content de ce que j'ai fait car j'aime la France et je me souviens de tout ce que j'en ai reçu. » « Je l'écoutais avec bonheur, dit le futur archevêque d'Alger, parler, lui musulman sincère, un langage que le Christianisme n'eût pas désavoué... Il me tendit la main : je me souvins que c'était celle qui avait protégé de la mort nos frères malheureux et je voulus la porter à mes lèvres en signe de reconnaissance ; mais cet hommage qu'il acceptait de tous les autres, il ne voulut pas le recevoir d'un ministre de Dieu. »

Après trois mois de peines et de désolation dans cet enfer du crime, l'abbé Lavigerie rentra par Rome où l'avait précédé une adresse arabe de 18 évêques orientaux au Saint Père. L'affre des visions de malheurs, l'obsédante supplication des humbles gratitudes qui s'égrenaient sur ses pas à travers toute cette Syrie, avaient à jamais décidé de son existence nouvelle : il y comprit qu'il serait missionnaire toute sa vie. « C'est là que j'ai trouvé mon chemin de Damas ! » Les monstrueux holocaustes de l'Islam au Liban lui éclairèrent, révélèrent, ses ravages — *qu'on n'imaginait pas* — à travers toute l'Afrique.

Pie IX lui marqua son désir de l'avoir à Rome où il le fit peu après entrer comme consulteur dans la Congrégation des Rites Orientaux. A Paris les ministres l'écoutèrent avec une faveur marquée : avec énergie il leur demanda le châtiment exemplaire des coupables et l'orga-

nisation d'un gouvernement chrétien. « Un conseil de guerre français, expliquait-il avec feu, eût su faire bientôt la lumière là où les tribunaux turcs entassaient les ténèbres.» L'abbé fut décoré de la Légion d'honneur. Il provoqua par tout le pays un grand mouvement d'opinion dont il attendait l'occupation de la Syrie par nos armes, ce qui eût singulièrement mieux valu pour elles que celle du Mexique. L'insuffisance de spiritualisme ôtait au Second Empire l'intuition que la charité devrait être une des plus sûres et fécondes bases de notre Politique Extérieure. Fasse que notre Politique actuelle ne soit pas aussi aveugle et ne reçoive pas le châtiment qui foudroya l'Empire ! De très haut, Lavigerie voyait très loin quand, dans un sermon à Saint-Louis-des-Français il essayait d'élever ses auditeurs internationaux, par la voyance du passé, à la prévoyance du devoir envers les avenirs successifs : « *Depuis des siècles, s'écriait-il, les mères chrétiennes de l'Orient n'enfantent de fils à l'Eglise que pour les donner au glaive.* Savez-vous combien de Chrétiens le Mahométisme a trouvés dans le pays qui s'étend de Ghaza à Alep dans les plaines et montagnes de Syrie? *Il en a trouvé* 18 *millions*. Savez-vous à quel nombre les a réduits une persécution dix fois séculaire? *Ils ne sont plus que* 500.000 ! »



(Cliché Ofalac.)

Alger.

CHAPITRE IV

Le jeune évêque

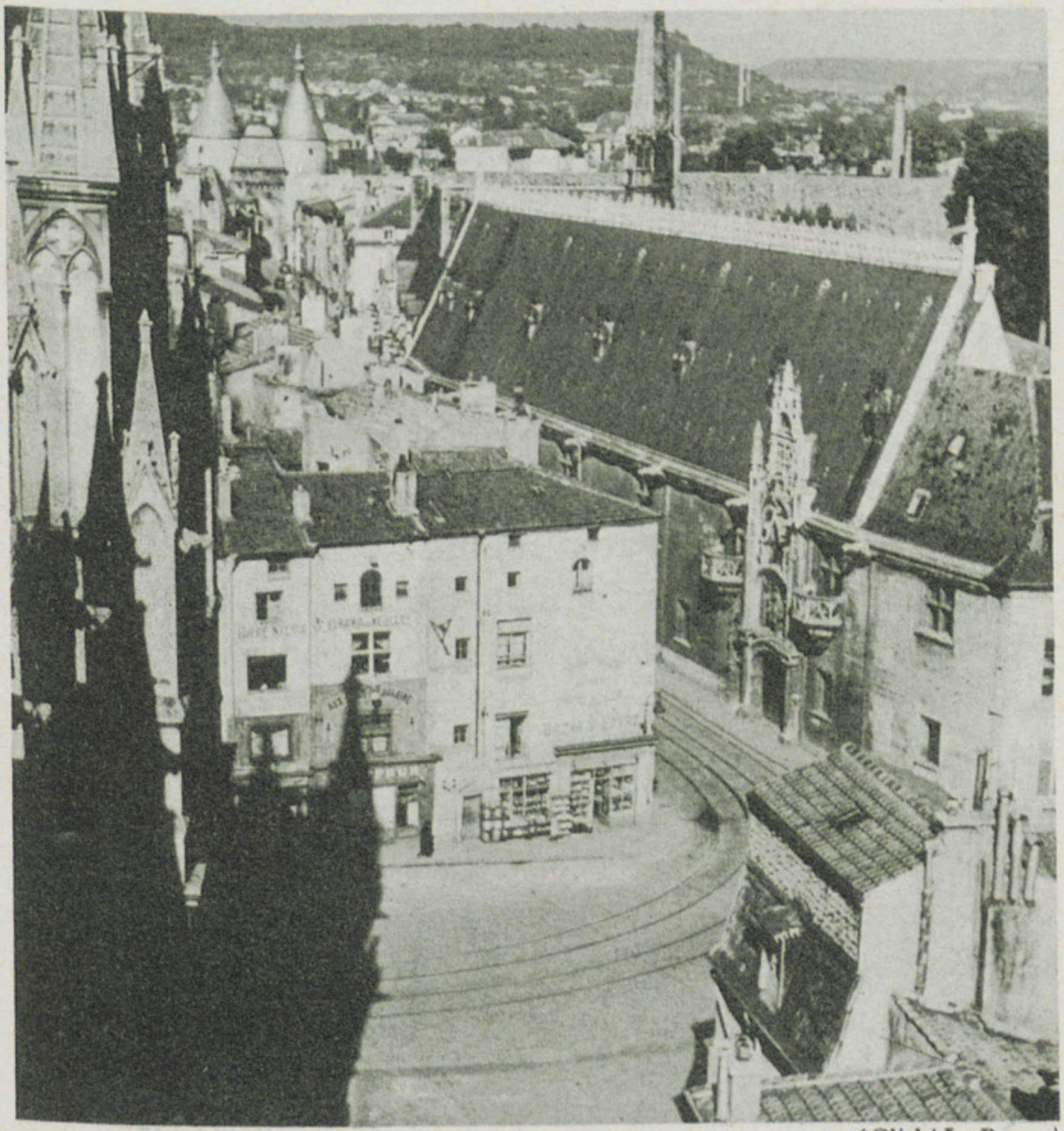
Quand on le nomma évêque de Nancy, put-il ne pas penser aux Polonais persécutés dans cette « Europe en état de péché mortel », selon le grand mot historique du Père Gratry? C'est à Saint-Louis-des-Français en Rome qu'il fut sacré. Il avait 37 ans et venait de se retremper aux eaux d'un Jourdain ensanglanté : « Je n'aurai jamais cru,

écrivait-il le lendemain, pouvoir être bouleversé et écrasé comme je le fus. »

Il gagna la terre de soldats et de prêtres qui avait donné Jeanne d'Arc à la France. De cette nation où les uns et les autres ont si souvent fait fraterniser leurs vertus, il se trouvait le plus jeune des évêques. Il devait rester, militer, là quatre ans « avec l'intuition des grandes choses, le courage de les entreprendre, le génie de les mener à bout. » Par ses nombreux coups d'autorité, il y sembla tout de suite révolutionnaire jusque dans l'exercice de la charité : il se rendit aussitôt à la prison, y parla, embrassa les deux plus criminels, un jeune assassin, un jeune faussaire : « Ayez confiance, mes enfants ! » leur commanda-t-il. Il les laissa tout pleurants.

Au-dessus des partis il institua au plus tôt *la Semaine religieuse de Nancy*. Un beau nombre de jeunes ecclésiastiques s'assoupissaient quelque peu dans les douillettes de cette opulente province : il les expédia à Paris pour qu'ils y remportassent les grades universitaires. Une à une il inspecta, releva les maisons d'études, se fit remettre chaque semaine notes et places des élèves. « Très saint Père, rapportait-il à Rome, il n'y a plus aujourd'hui que deux moyens de ramener le monde à la religion : la charité et la vraie science. La seconde est beaucoup trop négligée en France. » L'instruction des religieuses comme celle des religieux lui parut tellement « une affaire d'honneur pour le Christianisme » qu'il y attacha son constant effort, veillant à leurs examens, exaltant « le Clergé doctoral ». Chaque petit séminaire reçut l'ordre de réveiller la vie intellectuelle par des fêtes littéraires ; à son instigation celui de Pont-à-Mousson

joua en grec l'*Electre* de Sophocle devant un public d'élite : le jeune évêque était ravi. A l'improviste il transportait



(Cliché Le Boyer.)

Nancy. Vue générale.

cérémoniaires et choristes dans les plus modiques campagnes.

Sa jeunesse même enthousiasmait et sanctifiait de zèle ceux qui l'approchaient. Partout il électrisait les clercs,

voire les laïcs, de science, de bonté, de pureté. Dans ce doux diocèse il préparait par son aménité, sa discipline et sa vigilance vers la laborieuse et courageuse perfection, ce génie dont la véhémence allait être tellement précieuse pour des pays si différents et lointains ; elle allait faire de l'évêque d'une contrée de quiétude « le géant français de l'apostolat africain » (1). On s'est souvent étendu sur sa « violence », les sautes de son caractère, ses prompts emportements, en y cherchant le secret de sa supériorité imposante ; mais, autant que des généreux excès de sa douleur, de sa révolte en Syrie, c'est bien plutôt de patience d'attachement, d'incessant dévouement, de maîtrise, de prière, que son génie s'est constitué dans ces suaves et puissantes élaborations de sa vocation catholique, où sa fougue — en ses heurts contre l'égoïsme — n'est que contraction de sa conscience et de son altruisme.

Cependant il ne cessait de subir secrètement « l'attrait impérieux » de son adolescence vers l'apostolat. Or le gouvernement impérial suivait avec attention sa féconde activité : il avait été nommé membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique et promu officier de la Légion d'honneur. Quand soudain mourut l'évêque d'Alger, Mac-Mahon le demanda avec insistance pour remplacer le défunt, ayant vu de quel éclat il parait Nancy. « Je ne comprends pas, répondit plusieurs fois l'Empereur au maréchal, pourquoi vous tenez tant à Mgr Lavigerie : c'est un évêque trop ardent, il manque de mesure ; vous ne ferez pas bon ménage avec lui ! »

Son inquiétude ne fut bientôt que trop partagée. A peine, en effet, le prélat eut-il été désigné pour la capi-

(1) Mgr Leenhardt.

tale de l'Algérie, le Maréchal fut averti que c'était par esprit de sacrifice et de propagande que le jeune évêque de Nancy renonçait à son beau diocèse lorrain : il spécifiait qu'il ressentait vivement « la honte pour la nation française » d'être restée 40 ans en présence d'un peuple musulman sans rien oser tenter pour l'éclairer et qu'il prendrait à devoir d'y militer pour la conquête des âmes. Le Maréchal s'en effara, tout imbu qu'il était des préjugés administratifs en faveur de l'Islam ; et il courut immédiatement trouver le ministre des Cultes, puis Napoléon III. L'Empereur manda Mgr Lavigerie et lui offrit de renoncer à Alger en lui promettant un des plus grands archevêchés de France. L'évêque se rebiffa :

« Je déclarai à l'Empereur que ce qu'il me proposait là était une honte, qu'il avait dépendu de lui de me nommer ou non au siège d'Alger, mais, puisque j'y étais nommé, j'y voulais et devais rester ! »

Il fallut bien lui céder. Et un décret porta le courageux prélat à Alger qui fut même transmué en archevêché.

Un tel sentiment de sa mission qui l'inspirait d'une énergie d'une foi révoltée, ne pouvait manquer de le porter bientôt à quelques uns des plus grands actes de la Chrétienté contemporaine.

CHAPITRE V

Le Père

La beauté de miraculeuse blancheur d'Alger, orientale cité de Barbarie, restée alors toute médiévale en l'entassement architectural de ses maisons, — mitre d'argent sur champ d'azur, — émerveille celui qui arrive de France, par tout ce qu'elle condense de passé corsaire, de prestige et d'imagerie maugrabins, de séduction romantique, de lumineuse opposition de couleurs. Combien plus émut-elle un Lavigerie à qui cette intense, fourmillante et presque religieuse candeur semblait l'annonciation de la pureté triomphale que son Eglise apportait à cette terre d'Islam ! Déjà resplendissait pour lui tout ce que contient de géorgiques franciscaines l'expression : *Alger porte blanche de l'Afrique Noire.*

Il y arriva le 15 mai 1867. Dès le 5, il avait rédigé pour prêtres et fidèles un mandement de prise de possession qui est un programme illuminé par « *l'ardente initiative, don de notre race et de notre foi.* » Aussitôt flamboie l'évocation du passé de l'Eglise Africaine avec ses 700 évêques, ses temples innombrables, ses monastères,

ses docteurs. « Qu'elle était grande, cette Eglise africaine ! Son sol fumait du sang des martyrs ; ses conciles où la

(Photo René Zuber).
Alger.

sagesse et la fermeté de ses évêques étaient l'exemple du monde chrétien, donnaient la règle de la sainte discipline ; l'Eglise entière se glorifiait de recevoir l'exposé

et l'intelligence de ses dogmes de la bouche des Cyprien et des Augustin ; ses vierges surpassaient en courage devant les bourreaux les hommes les plus intrépides ; les grottes de ses montagnes et les oasis de ses déserts étaient embaumées par les vertus de ses solitaires, et tout entière elle offrait au monde un objet d'admiration et de sainte envie. » Il exalte le souvenir des saints français de Tunis et d'Alger, Saint Louis et saint Vincent-de-Paul. « *EXI FORAS* », *sors du tombeau, saint Augustin* ! En vain les Vandales exilèrent-ils les prélats : l'Empire byzantin les rétablit ; treize fois les Chrétiens reçurent puis repoussèrent le joug de l'Islam ; quel espoir de rédemption finale ne peut et doit-on tirer de cette flagellation de sacs successifs suivis de délivrances ! Mais la générosité du Catholicisme est de se tourner avec grandeur vers les anciens vainqueurs devenus les vaincus, vers les Arabes : « *Je réclame le privilège de vous aimer comme mes fils alors même que vous ne me reconnaîtriez pas pour père... Je sais que la charité doit être ma seule arme. Je sais que ma poitrine devrait, s'il le fallait, être la première à se placer devant les vaincus pour protéger, contre d'injustes violences, leurs âmes autant que leurs corps.* »

En même temps il lançait son appel aux colons, son appel aux apôtres. Hélas ! tandis qu'un Veuillot avant un Prévost-Paradol célébrait *la France nouvelle*, une étrange équivoque opposait les Français les uns aux autres dans leurs conceptions, contradictoires, de la Conquête. Quand elle avait été décidée sous Charles X, le ministre de la Guerre Clermont-Tonnerre, qui eut à la préparer, écrivit au roi : « Ce n'est pas sans des vues particulières que la Providence appelle le fils de Saint Louis à venger à la fois

l'humanité, la religion et ses propres injures. » Or, depuis, soutiens et adversaires de la Monarchie de Juillet, un Dupin Ainé autant qu'un marquis de Sade, n'avaient à la Chambre cessé de vitupérer l'expédition comme la plus folle des entreprises, un Passy y jurait qu'il donnerait volontiers Alger pour une bicoque sur le Rhin ; en 1834 une ordonnance royale défendit de reconnaître un caractère officiel à tout ecclésiastique qu'enverrait en Algérie la Cour de Rome ; le gouvernement prescrivit sans résipiscence à l'évêque d'Alger de s'occuper exclusivement de ses Chrétiens romains ; le maréchal Vallée ordonna en 1838 que tout esprit de prosélytisme fût banni de la pensée des prêtres ; « fait symbolique, à la porte de Notre-Dame-des-Victoires d'Alger une sentinelle empêchait les Arabes d'entrer ».

De telles idées se concrétisaient dans « *une politique d'abaissement de la religion des Français* », qui ne provoquait pas seulement l'indignation méprisante d'Abd el Kader et des Arabes, leur appel à la guerre sainte contre les impies, leurs révoltes réitérées, mais la dégradation des Catholiques mêmes. Généraux et officiers de la Conquête avaient été remplacés par des incroyants, sensibles aux faiblesses de l'Islam pour « le culte de la chair » ; des demi-conversions se multipliaient sous couvert de saint-simonisme à la mode ou de libéralisme sensuel et désordonné ; le budget, qui favorisait la mosquée, se montrait très parcimonieux pour l'église, la plupart des chapelles « étaient indignes de ce nom », cinquante centres de population devaient célébrer les offices divins dans des granges ou des corps de garde abandonnés. Un mois après son arrivée à Alger, l'archevêque fut convié à Rome pour la célébra-

tion des Apôtres ; il partit « malade, excité, plein de projets et de craintes... dans une vive agitation. » Pie IX lui ouvrit ses bras : « Eh bien ! que disent les ombres d'Amilcar et d'Annibal? » Aussitôt le prélat découragé se redressa : « De grandes choses », répondit-il, et il évoqua celles qu'elles lui imposaient.

Et il partit à la conquête de l'Empereur. Il fut éconduit à Paris ; il le poursuivit à Biarritz. Il demandait uniquement le droit d'ouvrir des hospices pour soigner les pauvres *seulement là où les municipalités indigènes auraient sollicité cette charité* et il ne demandait pas d'argent : il prendrait tout à sa charge, et par lui toute propagande religieuse serait absolument interdite. Napoléon III ne put qu'accueillir cette offrande ; toutefois il remit le soin de régler « l'affaire »... à Mac-Mahon.

C'était déclencher le conflit entre le Maréchal, gouverneur général et l'Archevêque, cette pénible et anxieuse période qu'on appela « le mauvais ménage ». L'autorité militaire se campait dans une prudence pusillanime et avare ; l'autorité ecclésiastique se voyait entraînée, emportée par la charité à la générosité : à une véritable, à une sainte fraternisation.

Déjà le choléra dévastait Alger : avec diligence l'archevêque visita les hôpitaux ; l'intérieur du pays était encore plus désolé : 50.000 personnes déjà mortes, il en mourait 1.500 par jour. Il félicita et bénit les religieux qui s'installaient aux chevets, souvent y mouraient, « âmes d'athlètes de la charité catholique ». Il s'inquiéta des orphelins ; par tout un investissement de prières, il pressa les secours, les concours. Pour mieux lutter contre le mal, il prescrivit à son clergé d'apprendre la langue des pau-

vres, il décida qu'il « n'ordonnerait plus un seul prêtre qui ne la comprît parfaitement et ne fût en mesure de s'expliquer convenablement » ; sous sa direction constante, des classes sérieuses d'arabe se multiplièrent, même le

(Cliché Jacques Dubois.)

Mgr. Lavigerie traversant la ville et faisant l'aumône, d'après une gravure.

dimanche. Or, rien n'inquiéta davantage le Maréchal qui vit dans cette mesure un moyen détourné et infaillible d'entreprendre la conversion de l'Islam. Mac-Mahon restait hanté de la théorie du *Royaume Arabe* : Lavigerie commençait à prêcher partout contre les routines administratives, contre les lisières, pour l'association, pour l'assimilation par l'hygiène, la propreté, les moyens moraux, l'école, la diffusion du français. Ce prélat lui parut le plus

dangereux des révolutionnaires! On le surveilla. Il dut demander aux officiers qui partageaient ses idées, tel le Guadeloupéen Sonis, appelé par les Arabes le Juste, de ne plus lui écrire, le secret des lettres n'existant pas pour le Sud, où il tenait garnison. Ils ne se voyaient, très intimement, que quand celui-ci venait à Alger. « L'archevêque, devait-il écrire plus tard, partageait ma foi dans la mission auprès des indigènes musulmans et des païens de l'intérieur ; il encourageait mes espérances. Je l'ai vu un jour, fondre en larmes en entendant nos orphelins chanter l'*Ave Maris Stella* » (1).

***

La solution des conflits est toujours dictée par le malheur! Des calamités nouvelles allaient intervenir pour donner raison au pasteur contre le fonctionnaire imprévoyant. La même année que le choléra, de grandes nuées denses, noires, de sauterelles s'abattirent, anéantirent les moissons ; puis, à une grande sécheresse de six mois succédèrent des pluies diluviennes : les indigènes n'avaient pas de réserves ; il ne leur resta plus qu'à mendier ou mourir de faim. Famine et peste enlevèrent en quelques mois le cinquième de la population. Des bandes déguenillées, parfois toutes nues (2), qui avaient vendu leurs burnous pour un dernier morceau de pain, imploraient partout la pitié des colons, se traînaient aux portes en y semant des morts. Le service de la voirie n'était occupé qu'à ramasser les cadavres jusque dans les corridors des maisons. Dans les campagnes les vagabonds déterraient pour les manger

(1) *Le Général de Sonis,* par Mgr BAUNARD. (Ed. de Gigord.)
(2) Augustin BERNARD dans Hanotaux : *Histoire générale des Colonies,* Tome II.

les animaux morts de maladie. On vit des pères et des mères égorger, dévorer leurs enfants, « tous les sentiments humains étouffés dans des âmes où bouillonnait sourdement une rage sauvage qui mettait dans leurs yeux une flamme sinistre et menaçante. »

De toutes parts on s'émut. L'esprit de parti accusa le régime acculé par l'imprévoyance à l'impuissance ; l'autorité s'irrita, frappa les journaux qui publiaient le récit d'un tel désastre. Mais le gouvernement eut beau essayer d'imposer le silence, M. Rouher déclarer que la situation n'était pas si mauvaise, Lavigerie n'hésita pas : par la voie de la presse il fit connaître la misère épouvantable du pays (1). Sans tarder il s'était mis à l'œuvre. Il lui suffisait de sortir pour ramasser les orphelins exténués ; chaque jour on vit arriver à sa maison de campagne des convois de petits squelettes aux ventres gonflés d'herbes, exhalant l'odeur du typhus. Il fallut improviser pour leur donner tout : la garde-robe de l'archevêque y passa la première, ses soutanes violettes se transformèrent en gandouras. Zouaves et jésuites nettoyèrent, soignèrent les garçons, leur enseignèrent les prémices des arts vivriers. L'archevêque courut supplier Paris : « Ce que je ressentais de pitié pour ce pauvre peuple qui venait nous tendre les bras m'arracha un grand cri... *Je suis évêque, c'est-à-dire Père*. Je parcourrai s'il le faut les grands chemins de l'Europe pour demander l'aumône. Il est mort de famine plus de 100.000 personnes : jugez du nombre de veuves, d'orphelins, de vieillards sans ressources ! »

Grâce à lui de Marseille partirent des chargements d'étoffes et de confections à destination d'Alger. Les

(1) Augustin BERNARD.

Chambres votèrent deux millions mais pas un sou s'en alla aux mille orphelins de l'Archevêché, aux six cents adultes que de plus il nourrissait. Le typhus, cette « peste de la faim », avait commencé de sévir aux premières semaines de 1868, fit rage en février et mars, enlevant chaque jour vingt enfants : « Ces pauvres petits êtres se sont éteints avec la résignation de leur race, nous étonnant tous par leur reconnaissance, la vivacité et la délicatesse de leurs sentiments. » Des religieuses succombaient à leur chevet. L'archevêque était épuisé, mais pas un enfant ne frappait à la porte qu'il ne l'accueillit, lui disant : « Mon enfant, je serai ton père. » Dans le bled il recueillait des bambins couverts de vermine, les prenait sur ses genoux, leur souriait, les embrassait malgré leurs plaies. » Il écrivait à ses curés : « Dites à tous les Arabes *qui vous en ont fait la demande* de m'envoyer leurs enfants. Dites leur que je les bénis et que je les aime parce qu'ils sont comme moi les enfants de Dieu. » Les pauvres petits qui étaient arrivés avec les vices de l'animalité devenaient respectueux de leurs corps, le vol disparaissait de leurs habitudes, sur leur passage ils édifiaient par leur bonne tenue, leur grâce. « C'est vraiment une double résurrection, non seulement pour eux, mais encore, un jour, peut-être, pour tout un peuple ! » Un marabout fit faire à ses corréligionnaires une prière publique pour demander à Allah de récompenser l'Archevêque et les Catholiques de France, du bien fait par eux aux indigents de sa race.

Cependant le Gouverneur Général se montrait de moins en moins sympathique à ces établissements, qu'il suspectait d'être des foyers d'une propagande religieuse inquiétante pour la paix de la colonie. Dans son rapport

au Sénat, il ne dit mot de cette si pathétique œuvre de miséricorde qui dans la province d'Alger assurait à elle seule un concours cinq fois plus considérable que celui

(Cliché Ofalac.)

Marché indigène en Algérie (Biskra).

de l'Etat. « Sous l'inspiration des bureaux arabes, relate l'historien Augustin Bernard, le maréchal voulait que les petits indigènes, une fois la famine terminée, fussent renvoyés dans les tribus : l'archevêque s'y refusa et protesta avec la dernière énergie, avec révolte. » Il savait à quelles

mœurs, peut-être à quelle mort, ils allaient être livrés. Il répéta avec autorité : « *Je suis le père, le protecteur* de tous ceux de ces enfants dont pères, mères, tuteurs n'existent plus. Ils m'appartiennent, parce que la vie qui les anime encore, c'est moi qui la leur ai conservée. *C'est donc la force seule qui les arrachera à leurs asiles* ; et, si elle les en arrache, je trouverai dans mon cœur d'évêque *de tels cris qu'ils soulèveront contre les auteurs de ces attentats l'indignation de tous ceux qui méritent encore sur la terre le nom d'hommes et celui de chrétiens* ! »

Loin de se décourager, Mgr Lavigerie s'appliqua avec un sens pratique plus pressant et inventif au bien de la communauté : sa réflexion attacha les indigents aux travaux des champs, discernant que l'Algérie, en grande part inculte, avait avant tout besoin d'agriculteurs. Ce fut un des arts de sa sagesse que d'associer les devoirs de la Religion aux intérêts de la Colonisation. Il se prononça toujours pour celle-ci « contre le gouvernement militaire, le royaume arabe, les bureaux arabes ». Un jour, à Maison-Carrée, fait ressortir la grande *Histoire générale des Colonies* de M. Hanotaux, invité à bénir des charrues à vapeur, après des discours officiels qui ne renfermaient que les banalités d'usage, il monta, se dressa sur une chaise et, devant les fonctionnaires atterrés et le public enthousiaste, il prononça une allocution inattendue : « L'Algérie, s'écria-t-il, possède tous les éléments de vitalité, de prospérité, de richesse ; s'il lui manque quelque chose, c'est seulement une confiance plus grande dans la libre expansion de sa force. Je demande à la France pour l'Algérie des libertés plus larges. Nulle part elles ne sont plus nécessaires que dans un pays nouveau et pour des populations

entreprenantes et hardies... Comme homme et comme Français, notifiait-il, peu après, je m'associe aux vœux unanimes des colons de mon diocèse et je désire avec eux la modification d'un système qui étouffe toute initiative et toute liberté. »

Au nom de la même liberté, de la dignité humaine, il envisageait également le relèvement des femmes musulmanes car il comptait qu'elles étaient répudiées en moyenne une fois tous les six ans, expulsées du foyer conjugal vers la mendicité et le vice. Ce père avait toutes les délicatesses de la mère. « Aimez les indigènes comme une mère, devait-il d'ailleurs prescrire à son clergé, comme une mère aime ses fils en proportion de leur misère et de leur faiblesse. » Pour bien discerner le caractère de ses projets, de ce que l'on a appelé ses ambitions, imaginez les affres de sa pitié quand il recevait des lettres comme celle où le curé de Ténès lui révélait des actes de sauvagerie infernale dénonçant la carence presque universelle d'éducation, altruiste dans l'Islam : une petite fille avait raconté à ce prêtre, avec un calme effrayant, que son père et sa mère, gardiens d'une petite mosquée, avaient attiré, deux, trois, quatre, cinq passants, qu'ils avaient assommés, dépecés, dévorés ; puis, y avaient passé un neveu et un de leurs propres enfants ! « *Il faut relever ce peuple*, s'écria l'archevêque d'Alger, par tous les moyens possibles. Il faut lui inspirer d'autres principes. » Une telle déchéance exigeait la liberté de l'apostolat africain. « Chose étrange et que la postérité aura peine à croire ! représentait le prélat à l'Empereur, c'est pour avoir fait les mêmes choses, charité, orphelinats, hospices, qu'en Turquie j'ai reçu publiquement du Sultan la décoration du Medjidié ; et pour avoir

voulu les recommencer en France, votre Majesté sait à quels procédés je me suis trouvé exposé : la question se réduit à obtenir pour l'Eglise dans notre France africaine *la liberté comme en Turquie* »

... La liberté comme en Turquie !

***

Toutes ses prédictions sur les suites infaillibles de l'aberration de la politique impériale en Algérie se sont réalisées : on peut discuter sur les causes diverses des agitations contemporaines dans l'Afrique du Nord, mais les spécialistes réfléchis n'ont cessé depuis cinquante ans d'enregistrer les néfastes effets de l'arabisation artificielle, officielle, des Berbères et de la diffusion administrative du Coran. Contre Mac-Mahon et le Second Empire la salutaire et courageuse intelligence d'un Lavigerie avait raison, et d'autant plus que ses lectures approfondies d'écrivains militaires très observateurs, tel le général Daumas, ses conversations avec les officiers arabisants, tel le colonel Hanoteau (1), l'avaient persuadé de la nécessité de la plus minutieuse prudence, d'une sainte patience. L'Histoire autant que l'Evangile l'assuraient qu' « il y avait une honte pour la nation française à laisser les indigènes parqués dans leur Coran ». « Pendant qu'on leur refusait toute liberté d'apostolat, mes deux vénérables prédécesseurs éprouvaient la douleur de voir élever, à grands frais, des mosquées le plus souvent inutiles, de voir encourager par des subventions les écoles, les réunions religieuses où s'exaltait le fanatisme des indigènes ; de voir le pélerinage de la Mecque facilité, accompli aux frais

(1) Lettres inédites dans G. GOYAU, *op. cit.*

de l'Etat par les musulmans de l'Algérie ; de voir enfin donné au nom de la France, chose vraiment incroyable ! l'enseignement du Coran à ceux même qui ne l'avaient jamais connu comme les habitants de la Kabylie. » Lavigerie savait déjà par son voyage en Syrie à quoi s'en tenir sur les ravages étendus par cette vulgarisation superfi-

(Cliché Denise Bellon.)

Les terrasses de la ville arabe.

cielle et faussaire du livre de Mahomet chez les millions de fanatiques paresseux qui n'y prennent que de quoi satisfaire leurs instincts originels et les préceptes les plus dangereux pour la conservation de leur propres race. Et à chaque pas qu'il faisait en Afrique s'élargissait son intuition des misères et des malheurs que l'Islam y a répandus à profusion, exploitant et propageant l'esclavage, perpétuant pour le recruter la plus aveugle tyrannie et le mas-

sacre, sourd à toute pitié, répandant la famine et les épidémies. Comment les laïques, les premiers, ne comprenaient-ils pas qu'il se fût écrié dans la navrance de son cœur de Père :

« La Providence ne nous a placés aux portes de ce continent immense que pour nous imposer le devoir de travailler à *sa résurrection.* »

Oui ! Lavigerie fut vraiment révolté, révolutionnaire, contre la politique égoïste et basse de Louis-Philippe et de Napoléon III, il contribua à balayer l'idée ignorantine, pas même romantique et faussement romanesque, de Royaume arabe et de Thélème paradisiaque d'Islam : il faut gagner les Arabes aux vertus humaines, aux disciplines humanitaires ; il faut sauver leur race des amours précoces où elle s'épuise et dont l'avilissement l'entraîne à toutes les faiblesses et vilenies de la conscience comme de l'intelligence ; il faut la rédimer, l'élever !

CHAPITRE VI

Les Pères Blancs et l'Afrique noire

« Lavigerie à Biarritz, dit fortement Georges Goyau, avait convaincu l'Empereur qu'un archevêque d'Alger était quelque chose d'autre et de plus que le chapelain mitré d'une colonie européenne. » Par Pie IX il fut reçu en triomphe « et comblé » : on lui donna tout le Sahara et l'Afrique Noire. *Duc in altum* !

Que fera sur le champ l'archevêque devenu missionnaire ? De sa vue nette, perçante, audacieusement logique, il décida tout d'abord la liaison entre notre Algérie et notre Afrique Occidentale. Hautes visées de grand chef spirituel qui précède d'un demi siècle le programme définitif, les réalisations de nos Gouverneurs Généraux. Initialement, usant « de la plus grande mesure », il procéda par l'éducation agricole de ces petits Arabes et Kabyles à qui, précisément, aujourd'hui nous voulons par le Transsaharien ouvrir la Vallée du Niger. Se rappelant que « *le mélange des travaux manuels, des travaux des champs et des travaux apostoliques est la première forme qu'ait eue dans l'Eglise l'œuvre de la propagation* », il entendit multiplier de vastes

fermes-écoles où les enfants indigènes, dont les parents le désiraient, viendraient librement avec les enfants européens « se former au bien, au labeur, apprendre nos méthodes, et recevoir une instruction première qui modifierait profondément la routine et les préjugés de leur race. » Dans les orphelinats les garçons étaient appliqués aux divers métiers sous des maîtres maçons, forgerons, charpentiers, menuisiers, boulangers, bouchers, qui, avec l'esprit du travail, leur inspiraient la fierté d'être les fils de leurs œuvres ; mais de beaucoup le plus grand nombre s'employait aux champs. En vain des municipalités lui retiraient-elles immeubles prêtés et subventions, cet « infatigable demandeur d'argent » envoyait ses prêtres en chercher de Hongrie au Canada : Ben Aknoun, Maison-Carrée, Sidi Moussa, Saint-Ferdinand accueillaient les garçons ; Kouba, Dely Ibrahim, Saint-Eugène, El Biar les filles. Litanie d'écoles professionnelles et ménagères !

Le 19 octobre 1868, pour réaliser ses vues, Lavigerie fonda dans une très modique maison de louage un séminaire spécial de missionnaires qui s'y initiassent au genre de vie des Arabes et des autres peuples de l'Afrique afin d'aller s'établir de proche en proche dans le pays des Nègres, « véritables pionniers de la civilisation européenne ». Dans ce cénacle de la nouvelle Pentecôte africaine tout était pauvreté, privation, sacrifice, primordiale obéissance. Postulants et novices n'y parlaient plus que l'arabe ; ils couchaient habillés et sur la dure ; leur nourriture se rapprochait obligatoirement, systématiquement, de celle des indigènes dont ils devaient partager la vie ; chaque jour, à l'heure de la récréation, ils pansaient les plaies des Arabes miséreux et apprenaient à traiter les maladies

les plus dangereuses. « *Je veux des saints* ! » édicta ce Richelieu de l'évangélisation quand il spécifia ses instructions à leur supérieur. Au début ils ne furent que 5 : avec « cette poignée » d'adolescents apôtres, par l'incroyable

(Cliché Pères Blancs.)

Une classe en Kabylie.

hardiesse de son initiative, il entreprenait d'ensemencer des immensités plus grandes que l'Europe entière. Aussi commença-t-il par les assouplir durement au labeur, la dureté étant le pain des noviciats, et il y appliqua même les Sœurs missionnaires, qu'il fit recruter dans la toute jeunesse bretonne, la femme pouvant seule aborder la femme chez les musulmans *qui depuis un siècle avaient conquis* 50 *millions d'Africains*. « Vous ne serez vraiment religieux que quand vous vivrez du travail de vos mains

à l'exemple des anciens solitaires. » Même ses préceptes d'humilité, il les retrempait dans une grandeur historique.

L'an 1869 il acheta plusieurs milliers d'hectares, encore incultes, dans la vallée du Cheliff, pour y établir des foyers formant des villages *où le travail eût « la dignité d'une liturgie »*. « Il était fou de ses orphelins, écrivait un de ses novices de 1869-1870. Il les aimait et nous excitait à les aimer de tout notre cœur ». Chaque soir il fallait lui envoyer à sa maison de Saint-Eugène quelques enfants du petit séminaire indigène, fût-ce même de ceux qui n'étaient que des aides de cuisine : il les amusait par ses récits, les encourageait au bien, et les renvoyait toujours heureux et contents. Un d'eux étant tombé malade, il l'installa dans une de ses chambres, appela un médecin, de ses mains lui fit prendre ses potions, arrangeant ses oreillers, comme une mère au chevet de ses enfants.

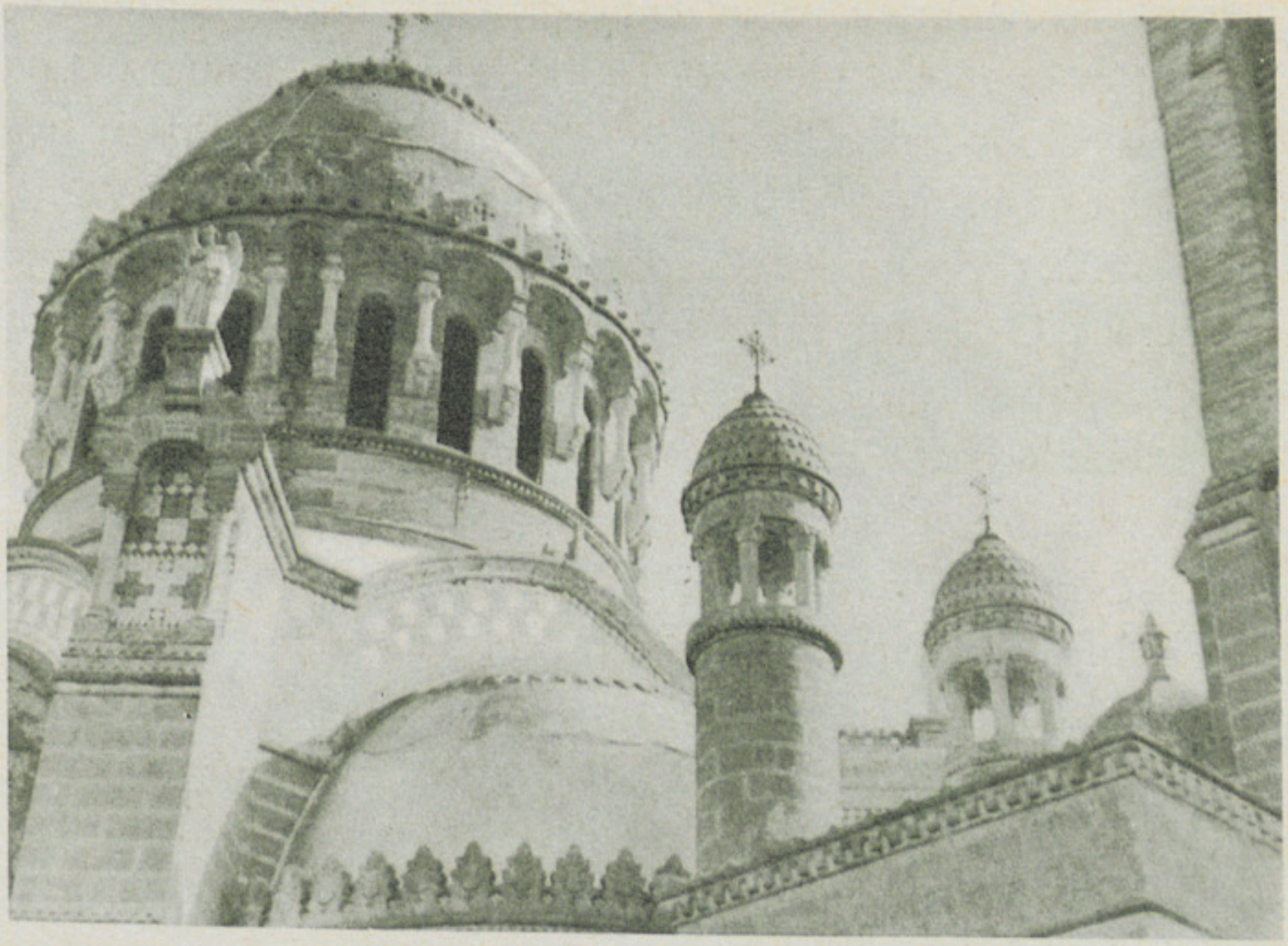
Le 15 juillet 1870 la guerre franco-allemande éclatait : Lavigerie mit la moitié de ses prêtres à la disposition de la France, autorisa ses fabriques à donner leurs cloches pour qu'on en fondît des canons. Mac-Mahon était remplacé à Alger par une succession hâtive de généraux séniles, dont un Esterhazy de 74 ans, qui, à la proclamation de la République fut arraché du Palais du Gouvernement, battu, rembarqué de force. Le décret Crémieux vint jeter sur le feu une huile corrosive qui n'a pas encore épuisé ses effets. Les émeutes se déchaînaient. Seul, dans toutes les bassesses de la catastrophe, Lavigerie représenta la grandeur de la France, prêcha avec une autorité poignante le sacrifice et la concorde, donnant sans cesse de sa personne, abandonnant aux armées la moitié de son traitement, l'autre étant réservée à ses pupilles.

Sous la pression des nécessités, il dut les rassembler tous par économie à Maison-Carrée : en 1871, abattu, il vit une atroce famine s'y installer. 500 enfants vécurent de feuilles de bourrache et de patates ; les Pères Blancs partageaient leurs menus, besognaient avec eux tout le jour sur un sol encore ingrat et, la nuit, rapièçaient les hardes de tous ces petits déguenillés. Leurs privations étaient terribles « Lavigerie souffrait cruellement : il ne lui venait plus un sou de la patrie qui se débattait contre l'acharnement du Prussien ; son œuvre se voyait menacée de faillite : « Dites aux Pères Blancs que je leur rends leur liberté, signifia-t-il un jour de détresse au Père Charmettant. — Ils ont répondu qu'ils voulaient rester. — Pauvres chers insensés ! que vont-ils devenir ? » Il courut en France d'où il leur écrivit : « Quoiqu'il arrive, mes amis, ne vous laissez jamais aller au découragement. » Or, l'année ne s'était pas écoulée que le ministre Crémieux, en vain supplié par le prélat, faisait expulser les Frères des Ecoles : Monseigneur leur ouvrit l'archevêché et quêta pour eux en attendant que le Conseil d'Etat finît par les rétablir.

Après six mois Lavigerie rentrait en Algérie : il trouva en flammes sa chère Kabylie. De massacre en massacre l'insurrection, précipitant ses incendies, marchait vers Alger où chaque jour arrivaient dans leur désolation les familles descendues du Djurdjura où tant des leurs avaient été férocement mutilés. Le Prophète, qui reconnaissait dans ces événements la confirmation de ses avertissements, se voyait bien obligé d'approfondir avec le réalisme des Ecclésiastes la punition du régime qui, maladroitement, avait fait des Kabyles, jadis si bons chrétiens, des musulmans fanatiques. Ayant envoyé le Père Charmettant au

devant de Mokrani, dont celui-ci avait sauvé la fillette, il glorifia la mort du curé de Palestro et « pendant que l'amiral Gueydon, chargé de la répression, mettait ses troupes en campagne, il mit son peuple en prière, ouvrant cette source profonde d'espérance, de résignation et de courage. » L'Amiral enfin ramena la paix. Les œuvres de l'Archevêque, quoique affaiblies, demeuraient debout : précisément parce qu'il y avait voulu et mis des saints.

Les saints ne sauraient rester relégués dans les niches décoratives des bas-côtés de l'Histoire civile et militaire : dès qu'il y a drame, ils s'avancent au premier plan de l'action nationale. En cette année terrible pour la Patrie, les Pères Blancs, Croisés de l'obéissance et du renoncement, attestent déjà le caractère héroïque de leur Chevalerie qui fait présager la surhumanité de leur très prochain destin.



(Cliché Ofalac.)

Alger. Notre-Dame d'Afrique.

CHAPITRE VII

La rénovation spirituelle de l'Algérie

Il faudrait un Puvis de Chavannes pour illustrer les naïves et édifiantes scènes du relèvement de ces œuvres devenues dans le drame national si précaires ; et le Pyrénéen Lavigerie s'y dessinerait avec la celtique pureté des traits donnés par le peintre de notre Histoire au suave évêque qui confirma Geneviève et la France adolescente. Du centre même de l'insurrection Kabyle, de Fort-National, trois villages lui offraient des maisons pour ses Frères

et Sœurs, et les Beni Fraoucen avaient tout disposé pour les recevoir. Sous la direction du Père Terrasse, si tendre que ses disciples l'appelaient « la bonne mère Terrasse », l'Archevêque rouvrit avec 22 élèves le noviciat fermé durant la guerre ; puis il alla chercher et baptiser à Marseille 24 orphelins qu'il y avait mis en pension et à qui l'on donna pour parrains et marraines l'élite de la société provençale. « Après 20 ans, écrivait plus tard un témoin de la cérémonie, je revois encore cette émouvante procession de jeunes Arabes au teint bistré, à l'œil de feu, à la modestie angélique, venant, accompagnés de leurs pères et mères dans la foi, solliciter le sacrement, et, défilant sur la terrasse sous la conduite de l'Archevêque : il les ondoya lui-même, interromptant à chaque instant sa fonction sacrée par des mots de tendresse et d'élévation que je n'oublierai jamais. »

Du Gouvernement Général, occupé par l'amiral de Gueydon, rien n'était plus à craindre. « Il y en a qui vous combattent, spécifiait le grand chef, et moi je vous approuve. En cherchant à rapprocher les indigènes de vous, par l'instruction et la charité vous accomplissez l'œuvre de la France. La France ne fait plus assez d'hommes pour peupler l'Algérie : il faut y suppléer en francisant nos deux millions de Berbères. » L'Archevêque participait maintenant au Conseil du Gouvernement : il y préconisait la reconstitution de la propriété arabe non plus par tribus mais par familles, l'assimilation complète et prochaine de l'Algérie à la France pour parer au péril de la séparation ardemment prônée par des cosmopolites, l'extension des droits civils et politiques des colons français par leur plus large représentation dans les conseils publics. 500.000

hectares improductifs de la Kabylie ayant été mis à la disposition de la colonisation, il en demanda l'attribution aux immigrants d'Alsace-Lorraine et en obtint une part Il leur adressa une éloquente lettre d'appel où, avec son enthousiasme communicatif, il vante les terres, le climat, la beauté du ciel élyséen.

Sur un fier promontoire la Basilique de Notre-Dame d'Afrique achevait de s'édifier : il y convia la population que le conseil municipal privait de procession en ville ; vingt mille personnes s'y précipitèrent, l'Armée avec ses chefs, et l'artillerie salua la bénédiction. Il voulut que le jour de l'inauguration fût témoin du premier mariage chrétien célébré entre deux jeunes couples indigènes, orphelins de la Famine : lorsque, revêtus du costume national, ils vinrent s'agenouiller au pieds du pontife, grande fut l'émotion dans l'assistance, il essaya de parler, il ne le put, mais il reçut lui-même leurs serments. La veille il avait fait remettre à chaque jeune fille une petite dot et fait don à chaque ménage d'une maison meublée et de 25 hectares de terre.

La Société de la Mission étant reconstituée, Mgr Lavigerie prit par elle possession de sa délégation apostolique du Sahara. Les Pères Blancs allaient s'essaimer.

Charmettant partit le premier pour le pays des Dattes, le Mzab, cherchant à travers le désert les Oasis « jetées comme une Océanie terrestre » au sein de cette immensité. Il y retrouva, avec des mœurs archaïques gardées du Christianisme primitif, le souvenir du général de Sonis, dont les indigènes disaient : « Tout fils d'Adam était son frère. » Partout brillait le désir de voir arriver des prêtres roumis pour instruire et guérir. Lavigerie avait marqué dès 1867

comme but ultime la conquête de l'Afrique Noire, l'Algérie n'étant qu'une porte ouverte sur elle — pour ce but la recherche d'un chemin vers les Grands Lacs et les pays nègres alentour, en attendant qu'on pût par le Sénégal pénétrer l'Afrique Occidentale. La recherche de cette pénétration commençait par l'Algérie du Sud. D'autres Pères Blancs à Biskra, Ouargla, Géryville, Laghouat, tinrent dispensaire et école : à Laghouat en 1873 furent soignés 4.000 malades. Trop souvent leurs infirmités s'engendraient de leurs vices ; ils soupiraient : « Les fils d'Adam ne sont que faiblesse et péché : que la miséricorde de Dieu soit sur nous ! » Les religieux répondaient : « Que la paix soit avec toi et ne pêche plus. » C'étaient des scènes de l'Évangile. Le vaillant chef des Oulad-Sidi-Cheick assurait au Père Blanc : « Je réponds de toi sur ma tête. Ma tente sera la tienne et mes chameaux les tiens. Nous irons du Touat au Fezzan. La vie du désert est si belle ! nous te conduirons d'une oasis à l'autre ; toi, tu nous conduiras dans le sentier du bien. »

Cependant dans la vallée du Cheliff, aux Ataffs, ayant bâti le village de Saint-Cyprien du Tighzel, on établissait les orphelins devenus adultes afin que «la terre leur procurât, avec leur subsistance, la dignité, la stabilité, la moralité, qui naissent du travail des champs. » Pour choisir les emplacements l'archevêque, avec les ingénieurs et les ouvriers, avait logé huit jours sous la tente, arpenté et marqué les limites. « Cet homme des grandes conceptions était l'homme des moindres détails d'exécution. » A la façon d'un patriarche il savait préparer dans les champs entre moissonneurs et glaneuses les rencontres qui aboutissaient à des mariages ; ou soudain, dans un parloir,

douze gars faisaient irruption devant 12 jeunes filles, et sous le regard maternel des Sœurs des fiançailles fleurissaient : dès que deux cœurs s'entendaient, on leur donnait

(Cliché Ofalac.)

Biskra.

un lot de terre et des bœufs. L'Archevêque bénissait. Une diffa somptueuse s'organisait en plein air, la population arabe d'alentour s'attablait autour des moutons rôtis et dansait parmi les feux de joie. Elle disait : « On n'a jamais vu que Dieu et ce marabout chrétien donner

ainsi pour rien à des enfants abandonnés les terres, les maisons et le bétail. »

Tandis que les Arabes se réjouissaient, les Sœurs peinaient à défricher broussailles, à ensemencer terres dures, pour savoir enseigner les femmes arabes : l'une qui n'avait pas 16 ans avait peur des bœufs : devant elle l'archevêque, empoignant les deux manches d'une charrue, traça deux beaux sillons ; et il voulait qu'elles fissent le long des haies la cueillette des figues, des asperges sauvages ; il voulait qu'elles comptassent chaque soir brebis et chèvres ramenées du pâturage et que, s'il en manquait, elles luttassent de vitesse avec les chacals pour les ressaisir ; il voulait qu'elles fissent provision de tortues pour les jour où l'on n'avait rien autre à manger. « Avec leur costume blanc, écrivait-il, le voile blanc qui couvre leurs têtes comme celui des femmes arabes, leur grande croix rouge sur la poitrine, courbées sur la terre qu'elles cultivent en priant, elles semblent l'apparition d'un autre âge et font penser aux vierges qui peuplaient, il y a 14 siècles, les solitudes africaines. » Il voyait en l'Atlas le futur Liban de l'Afrique.

A l'autre extrémité du diocèse, au cœur de la Kabylie, il apparaissait soudain en grand costume d'évêque, avec une suite de prêtres, dans quelque assemblée municipale indigène. Il n'admettait nulle part que le zèle des Pères Blancs s'enfermât dans leur village : trois fois la semaine ils devaient visiter les tribus des alentours. En 5 ans, malgré la guerre et l'insurrection, il sut « faire de l'Église d'Afrique une Église tentaculaire, ardente à rayonner, à disséminer ses postes d'occupation. Guidée par un chef qui savait mettre au service de l'idée de tradition toutes les somptuo-

sités de son imagination, on la voyait promener en procession les reliques de sainte Monique, les saints Livres, les écrits des docteurs africains, la collection des anciens conciles africains, enveloppés de voiles d'or ; tout un passé de sainteté, de doctrine, de jurisprudence canonique était, dans ce magnifique apparat, introduit sous la voûte toute neuve de Notre-Dame-d'Afrique. »

Aucune autre contrée du monde méditerranéen, spécifie Louis Bertrand, ne possède plus de monuments et de vestiges de la haute antiquité chrétienne que l'Afrique du Nord. Le premier Concile d'Afrique, louant les Pères Blancs devenus en 6 ans une centaine, érigea la province d'Afrique en *terre de croisade*. « Cette conquête de l'Afrique doit être la dernière Croisade, expliquait le grand chef spirituel, celle qui se consomme par les armes vraiment apostoliques, la charité et le martyre. Que des apôtres nouveaux partent de ces rivages où est mort le plus saint de nos Rois ! » Et il s'attacha à donner à sa Société des Pères Blancs une Constitution définitive qui la distinguait des Congrégations : le serment y remplace les vœux canoniques ; tout postulant doit avoir terminé ses études classiques jusqu'à la philosophie ; son noviciat exige l'étude exclusive des langues indigènes (1) : à la lecture privilégiée des lettres de saint François Xavier et de saint Ignace, doit s'ajouter, pendant les repas, celle des principaux ouvrages des explorateurs du centre de l'Afrique ; recommandation est faite de cultiver l'intelligence des affaires pour bien traiter avec les hommes et

---

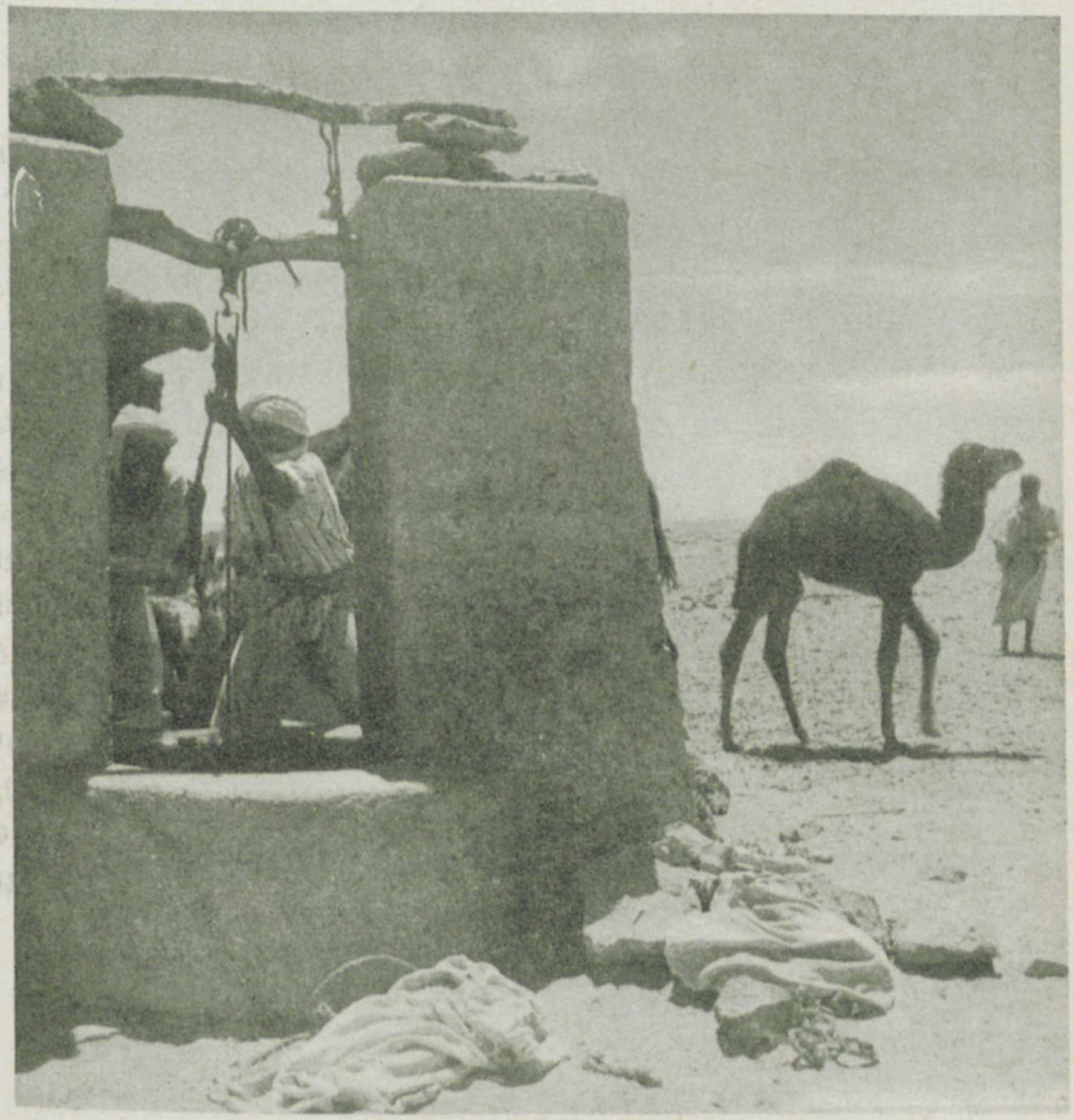
(1) Il faut 7 ans pour former un Père Blanc aujourd'hui : 2 ans de philosophie à Kerlvio, près Honnebout (Morbihan), 1 an de noviciat à Maison Carrée, 3 ans de Théologie à Thibar, 1 an de théologie à Carthage.

les sciences naturelles pour fournir, à l'honneur de l'Église, des renseignements aux sociétés savantes. Au milieu même des luttes incessantes avec certains pouvoirs et des crises de maladie, ses mauvaises nuits d'insomnie aboutissaient « à des aurores où il faisait œuvre d'archi-tecte », dispensant à ses missionnaires des instructions sublimes.

Là les préceptes du recueillement, de l'abnégation, d'une pauvreté distinctive pratiquée plus strictement que par les religieux, d'un accord de fermeté et de douceur, de calme et d'activité, d'entreprise hardie et de prudence selon Dieu, se complètent de la prescription de l'enthousiasme, de la gaîté, de l'esprit de famille qui doit dominer les maisons de formation. Pour bien former une famille, ils doivent vivre toujours au moins par trois, règle essentielle, capitale. Ce familier esprit de sainte famille est le ressort de l'altruisme, le réservoir de l'héroïsme, qui ne doit avoir aucun rapport avec l'idée de l'aventure, du « Robinson », formellement combattue par la Fondateur. Se souvenant que c'est par l'amour que les Apôtres sauvèrent le Monde, les Pères Blancs se répètent que la vie apostolique est nécessairement plus pénible que la vie religieuse et doit être plus sainte, personnellement et énergiquement sainte, car il y a plus à souffrir ; que l'apôtre ne doit pas être saint que pour lui seul : il doit avoir en soi une telle surabondance de vie surnaturelle qu'il puisse la répandre sur des millions d'âmes et des âmes les plus abandonnées.

Le 26 avril 1875, à l'occasion de l'établissement de l'aumônerie militaire, il prononça un grand discours « digne de Bossuet » sur l'Armée et la mission de la France

en Afrique. Nul n'aimait plus que lui l'Armée : avec ce cœur épique qui muscle l'éloquence sacrée et la porte de



(Cliché C. Heurtey.)

Dans le Sud Algérien.

tout son empire vers les horizons de notre devoir humain. Du haut de la chaire il déroula l'histoire de la Conquête dans ses fatigues et ses gloires, « le grand commandement » de Bugeaud, la nouvelle tactique inaugurée par sa colonne légère, les grands Africains de Lamoricière à Changar-

nier, la reddition d'Abd-el-Kader. « France, tu n'es pas venue dans ce monde barbare pour y chercher de l'or, mais pour y porter la justice, pour y semer la vérité ! » Et derrière l'Algérie s'étend l'Afrique immense : l'ignorance, le sang, l'antropophagie, l'universel esclavage.

Quand plus tard Bonnat fit son fameux portrait pour notre musée national, Lavigerie se plaignit qu'il l'y représentât assis dans un fauteuil devant une table chargée de livres : « Il eût voulu, rapporte Augustin Bernard, être figuré debout, montrant du geste les terres nouvelles et les horizons inconnus vers lesquels il était toujours prêt à s'élancer. » Paul Cambon, premier Résident Général de la Tunisie, a pu dire qu'à une époque où personne ne pensait à l'Afrique, il a voulu la conquérir à la France et à la civilisation, « précurseur de tous ces hardis voyageurs, de ces marins, de ces soldats qui donnent au XIX^e^ siècle quelque chose de la gloire des conquérants du Nouveau Monde. »

CHAPITRE VIII

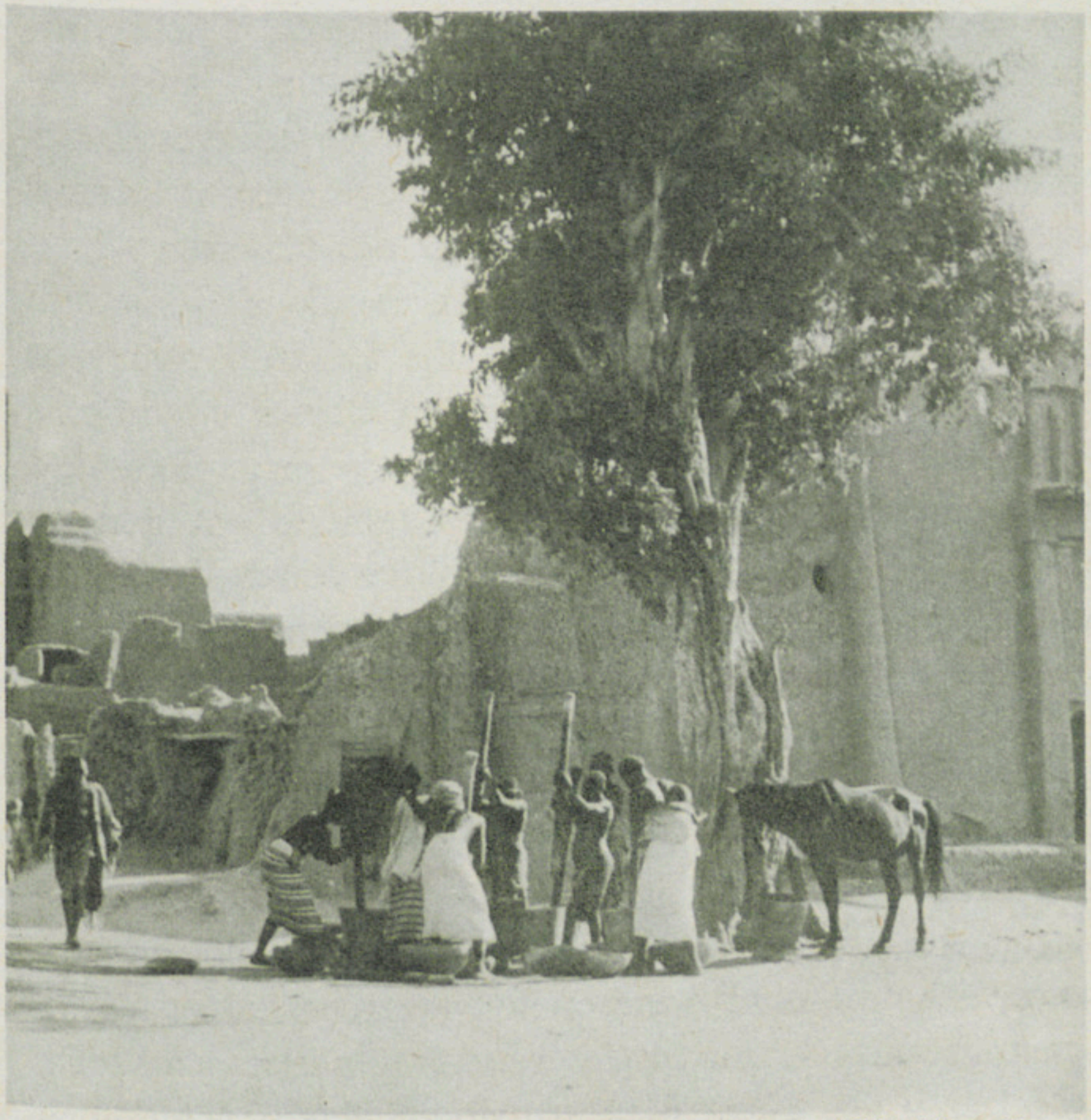
Sanguis Matyrum

Après Rome Carthage ! Mais là ce n'était plus l'ombre d'Annibal qui parlait à Lavigerie. Dans une grande lumière de pureté et de sacrifice, sans cesse saint Louis se tenait présent en ses pensées. La générale Chanzy, femme du nouveau Gouverneur d'Algérie, étant allée visiter Tunis, s'émut de la misère de l'enclave française où s'érigeait l'infime chapelle consacrée au roi martyr de la VIII^e^ croisade et demanda à l'Archevêque d'y envoyer des prêtres pour la desservir. Il s'en fut à Paris négocier cette restauration et s'y vit appuyer par notre consul général de Tunis, M. Roustan qui prit ensuite sous sa protection les missionnaires expédiés d'Alger, au grand mécontentement de l'évêque italien. En vain lui parlait-on de l'archevêché vacant de Lyon, Lavigerie, loin de songer à s'arracher de l'Afrique, rêvait d'y pénétrer plus avant, d'atteindre Tombouctou où dans le Mystère Noir il ferait fleurir le Miracle candide. Trois de ses missionnaires s'enfoncèrent chez les Touaregs avec l'ordre et la résolution de s'établir définitivement dans la capitale

du Soudan ou d'y laisser leur vie, d'y racheter de jeunes esclaves noirs dont on put faire plus tard des médecins pour le salut de leurs peuples. Les mois se succédèrent sans apporter de leurs nouvelles, jusqu'à ce qu'un télégramme apprît qu'ils avaient été massacrés. Triste, taciturne, agité, le paternel prélat se reprochait sans cesse leur mort ; mais autour de lui, à l'envi, tous les Pères Blancs voulaient partir pour le Sahara. Le Gouvernement Général interdit ces « expéditions qui étaient des témérités ».

Alors l'archevêque d'Alger se rendit à Rome : il déploya des cartes, il montra à Pie IX trois nouveaux domaines qu'il voulait par ses Pères Blancs ouvrir à la civilisation. La Tunisie d'abord, où de petits Bédouins eux-mêmes lui avaient demandé l'aumône au nom de saint Louis ! Il en arrivait juste, avait vu le Bey, la colonie européenne : 50.000 Italiens et Maltais réduisaient à l'effacement la minuscule population française, mais des indigènes affluant de toute la Tunisie étaient accourus lui demander la charité ; « et déjà sur ses lèvres le nom de Carthage, cessant de désigner une ruine, signifiait une ambition. » Un autre grand nom historique, Jérusalem, lançait son appel : depuis 1857 la France y possédait le sanctuaire de Sainte-Anne où le patriarche italien n'avait jamais voulu qu'une congrégation française s'installât. « Mettez-y vos Pères Blancs quand même ! » conseillait le duc Decazes, ministre des Affaires étrangères ; Lavigerie déclara au Pape qu'il y était prêt. Mais il insistait surtout pour l'Afrique équatoriale : *l'Association internationale pour l'Exploration de l'Afrique* travaillait bien plutôt pour le protestantisme. « Quel spectacle plein de grandeur ! insistait Lavigerie dans une lettre au cardinal Franchi :

un Pape prisonnier dans un palais et envoyant des apôtres dans le centre jusqu'à ce jour inaccessible de l'Afrique, avec la mission hautement donnée d'y détruire l'esclavage. Une bulle pontificale qui annoncerait une armée d'apô-



(Cliché Pierre Verger.)

Village soudanais.

tres prêts à marcher à la mort *pour sauver la vie et la liberté des pauvres fils de Cham*, serait une des plus grandes choses de ce siècle. »

Pie IX s'éteignait alors (février 1878) : Léon XIII,

à peine quatre jours après son élection, ratifia et publia l'organisation des missions d'Afrique équatoriale. Tout de suite ce pape de génie et Lavigerie s'étaient compris, accordés : et 14 ans durant « les plus glorieux épisodes de l'Histoire de l'Église, victoires sur le paganisme, victoires sur l'esclavage africain, victoires sur les archaïsmes politiques, seront le fruit de leur collaboration », formule Georges Goyau dans un des puissants raccourcis de son jugement qui embrasse avec sûreté tous siècles et pays.

L'annaliste de l'*Histoire Religieuse de la France* célèbre également le concours réservé par le Ministère des Affaires étrangères de la République à Lavigerie pour le prestige extérieur de la France, « collaboration, parfois paradoxale d'apparence, entre cet homme d'Église et un État laïque mais qui n'admettait pas que les effervescences d'anticléricalisme fussent autre chose que des scènes de ménage entre Français dans l'enceinte de la France. » Le premier confident à qui Lavigerie fit connaître la création par Rome des missions de l'Afrique équatoriale, fut le ministre des Affaires étrangères : « J'ai pensé, lui exposa-t-il, qu'il serait avantageux pour la France d'être représentée dans ces vastes régions encore mystérieuses, non pas seulement par des pionniers isolés, comme les autres peuples, mais par une corporation qui pourra donner à son action civilisatrice et scientifique la suite, la durée, l'étendue qui la rendent puissante. » Et il demanda pour elle la recommandation près des consuls, un passage gratuit sur nos paquebots : « tout lui fut accordé ». « Une autre pensée se mêle dans nos cœurs à celle de la Foi, écrivait un des dix Pères Blancs qui allaient partir : celle de la France. C'est pour elle aussi que nous allons travailler. Nous sommes les

premiers Français qui allons porter sa langue et son influence dans les profondeurs africaines ».

Les dix, partis de Marseille en avril, arrivaient fin

(Cliché C. Heurtey.)

Jeunes Soudanais.

mai à Zanzibar où les avaient précédés deux organisateurs émérites chargés de rassembler les troupes de porteurs nègres et d'hommes armés pour les défendre, avec les innombrables objets à distribuer en offrandes aux petits souverains dont on traversait le territoire : capharnaüm où resplendissaient de somptueux habits de cérémonie achetés au Temple et destinés à parer « les roitelets et leurs courtisans ». On a vu là parfois la naïveté de quelque

utopie mais, au contraire, l'imagination de Lavigerie s'attachait, avec une connaissance précise et radio-active des annales des Jésuites au Paraguay, d'autres hauts faits de l'Histoire ecclésiastique, à la création de « royaumes chrétiens » chez les noirs ; et il en suivait avec tendresse les fondateurs éventuels « n'ayant pour ambition que de porter la vie dans l'empire de la mort. » Pour les défendre il arma chevaliers des Belges, anciens zouaves pontificaux, qui se vouaient à les accompagner et qui devaient en effet, plus tard, toute la côte du Tanganyka ayant été conquise pied à pied par les Pères Blancs, recueillir de Léopold II des postes abandonnés par lui et de là faire rayonner l'ordre contre les rapaces enleveurs d'hommes, protéger la petite confédération apostolique.

Avec ses massifs de girofliers ou de bananiers panachés de sveltes cocotiers au milieu des champs de canne à sucre, Zanzibar leur parut une île enchanteresse. Mais il fallut au plus tôt affronter la torride Afrique, les hautes herbes brûlantes où, sortant des marais et des fleuves, les hippopotames viennent fourrager, les fondrières, les halliers impénétrables, les bêtes féroces et les moustiques. 450 nègres portaient les bagages, paresseux, indisciplinés, trahissant en faveur des tyranneaux rapaces. Deux Pères moururent de misère. La mission du Tanganyka arriva après dix mois à son terme, celle de l'Ouganda après 15 mois. Elles se heurtèrent à de grandes difficultés auprès des rois polygames qui tenaient chacun à son millier de femmes et auprès des traitants. Dans la même année huit de la même mission périrent de sacrifices, d'épuisement. Plus tard, deux autres, avec un ancien zouave pontifical furent massacrés pour avoir réclamé une petite enclave

qu'ils avaient dûment racheté. Les survivants persévéraient et, au milieu d'hectares de bananeries qu'ils avaient plantés avec endurance, bâtissaient des palais de roseaux pour des hospices où ils recueillaient par centaines les varioleux que de partout l'on chassait comme des lépreux.

(Cliché Pères Blancs.)

Les nouveaux baptisés (Côte d'Ivoire).

« En somme, écrivait au bout de deux ans Mgr Lavigerie, la Société a envoyé 43 missionnaires en Afrique équatoriale. Les premiers fidèles de ces églises naissantes ont reçu le baptême. Les premiers apôtres les ont fécondées de leur sueur et de leur sang. Courage ! »

Bientôt le roi Mtesa, redoutant l'encerclement de ses états par les Madhistes, faisait demander par les Pères

Blancs le protectorat de la France : M. de Freycinet se déroba. Ce refus d'accorder le protectorat par petite ladrerie budgétaire et grande paresse diplomatique, s'aggravait, à l'égard d'une conquête du Catholicisme, de la méfiance myope d'un Protestant — qui avait perdu dans sa carrière politique le sens des vertus et du courage chrétiens si fréquents et vénérables chez maints de ses corréligionnaires. Dans ces conditions faire ainsi défaut était pour ce ministre une grave faute : en matière d'humanité d'abord, puisqu'elle provoqua de terribles massacres dont la responsabilité s'ajoute à tant d'autres qu'il porta d'un cœur sec ; et en matière de politique extérieure aussi puisqu'elle obligea Mgr Lavigerie, selon sa responsabilité inéluctable, à s'adresser ensuite, pour la sauvegarde de ses Pères Blancs et de leurs élèves, à l'Allemagne car elle avait été chargée par le Congrès de Berlin de la police de ces régions. Il ne pouvait d'ailleurs avoir foi en le sultan de Zanzibar, notre faux et impénitent allié !

Mais à défaut de la République l'Eglise s'implantait dans l'Ouganda : « la petite chrétienté du Père Lavignac allait se révéler quelques années plus tard comme un chef-d'œuvre d'évangélisation et comme une merveille d'héroïsme ». Dans l'été de 1886, à la cour du roi Mwanga, le sang chrétien coula à flots : on compta 150 martyrs et ces nègres montrèrent une vaillance à souffrir qui les égala aux saints des premiers siècles : les uns furent décapités, les autres mutilés, plongés dans les marécages, livrés à des crocodiles ; un juge de paix condamné à voir brûler ses membres avant d'être abandonné aux oiseaux de proie ; parmi les pages du roi, 31, liés comme des fagots à des ronces, furent brûlés vifs. Pas un, même de l'âge le plus

tendre, ne voulait consentir à abdiquer sa foi et tous répondaient aux menaces avec l'inaltérable candeur des Eliacin. On trouvera mille traits émouvants de la splendeur religieuse de ces actes dans le récit de Mgr Baunard, dont le jugement ecclésiastique doit être rapporté dans ce livre aussi pour leur valeur historique et leur signification ethnologique : « Peu de spectacles dans l'Histoire de l'Église contemporaine égalent en beauté celui de ces troupes de jeunes hommes qui, baptisés de la veille, vont triompher par leur mort sublime de l'effroyable tyran qui ne peut les faire ni trembler ni apostasier ; et l'on ne peut assez admirer le *prodige de précocité* de ce peuple nouveau qui, à peine sorti du plus grossier fétichisme, trouve dans sa foi intrépide le secret de s'élever tout d'un coup au plus haut degré de force et de splendeur morale où puisse monter l'humanité. » L'Histoire doit enregistrer là, de surcroît, une attestation des capacités spirituelles et généralement de la valeur de la race noire, que prétend scientifiquement abaisser le Racisme des Allemands dont la responsabilité est très grande en Afrique.

CHAPITRE IX

Jérusalem

Cependant à Jérusalem, discrètement se morfondant, d'autres Pères Blancs qui se considéraient comme députés de la France et de l'Église, priaient pour l'Afrique. Les premières instructions de Lavigerie (1878) leur avaient prescrit d'étudier, d'observer. Il pensait d'abord à faire de Sainte-Anne un *Institut d'Etudes bibliques et archéologiques*, mais en grand nombre des enfants venaient implorer des leçons : d'un trait de lumière son angélique esprit s'éclaira, révolutionnant la routine. Tous ces enfants de chœur, il fallait qu'au lieu de leur imposer le rite latin selon les tendances de Rome jusqu'alors, on les maintînt dans le rite oriental ; il fallait que les Pères Blancs, s'orientalisant eux-mêmes dans la mesure du possible, s'acheminassent vers l'ouverture d'une école apostolique où seraient formés des prêtres pour les diverses chrétientés indigènes unies à l'Eglise romaine. Cette idée qui éclatait ainsi avec la fulguration de son génie, avait dû lentement couver en lui, depuis les jours de 1860 où la force de sa sensibilité devant tant de malheurs et de dignité, appro-

fondissait en fraternité créatrice les impulsions de sa charité. Il quêtait, quêtait toujours.

Lavigerie.

Bientôt le patriarche grec-melchite souhaitait lui-même une telle fondation : comment la faire accepter de Paris, de Rome ! de quel œil le Paris politique de 1880 verrait-il l'établissement d'un séminaire dans les locaux devenus propriété de la France avec le concours pécuniaire de l'État? Que dirait à Rome la Congrégation de la Propagande où tenacement certaines influences nationalistes luttaient pour la latinisation des Orientaux ?

Heureusement « à Paris il y avait Gambetta, à Rome Léon XIII ! » Léon XIII comprit : avec largeur, avec grandeur.

Gambetta applaudit. Lui qui avait lancé dans Paris le cri de guerre contre « le Cléricalisme », était devenu trop fin politique pour ne pas discerner avec clairvoyance le parti à tirer de la haute autorité de Lavigerie pour notre influence en Afrique.

Lavigerie s'en fut tout droit dire au grand chef républicain qu'à la demande de certaines notabilités musulmanes de Judée, les Pères Blancs venaient d'ouvrir une école enseignant notre langue : Gambetta non seulement approuva, félicita, mais intéressa au projet Barthélemy Saint-Hilaire, ministre des Affaires étrangères à qui Lavigerie en mars 1881 expliqua : « A côté de cette école externe il y aurait grand avantage à établir une école normale d'instituteurs français *choisis de tous les points de l'Orient et destinés à aller eux-mêmes fonder des écoles françaises dans leurs pays respectifs.* » Le ministre fut conquis, Gambetta donna son appui et le Parlement la subvention. Aussitôt Lavigerie partit pour Rome : il s'y prévalut de son ancienne expérience de directeur des Écoles d'Orient pour soutenir que l'un des plus grands obstacles écartant de

Rome les schismatiques orientaux était la frayeur du latinisme ; lui, avait foi de travailler pour la réunion des Églises !... Au bout de trois ans le séminaire se trouvait comble, « centre d'unité catholique où la diversité même des rites scellait la généreuse fraternité des âmes. » « *Les schismatiques sont nos frères*, s'écriait-il magnanimement, baptisés comme nous dans le sang de Jésus-Christ, et il faut avoir pour eux ces entrailles de la miséricorde de Jésus dont parle saint Paul, saisir toutes les occasions de les leur témoigner... *Il faut qu'ils sentent qu'on les aime* et qu'on désire se rapprocher d'eux. On se gardera donc de témoigner le moindre mépris pour leurs usages, pour leur langue, pour leur liturgie que l'Eglise a approuvée et tient pour légitime. » Ces offices se confondent pour eux avec toute leur Histoire qui est fort belle : les leur arracher, c'est faire saigner toutes les fibres de leurs souvenirs et de leur foi. Les rites se confondent dans leur cœur avec leur nationalité : pour eux, les abandonner, c'est être non seulement apostat de sa religion mais traître à sa patrie qui fut si souvent héroïque et martyre.

Derrière ces Orientaux Lavigerie embrassait de l'âme le groupe bien autrement considérable des Hellènes, des Slaves, des Ruthènes, des Roumains, rattachés à l'Orient par la commune liturgie de Constantinople. et qui ne compte pas moins de cent millions de Chrétiens !

Déjà, chez Lavigerie, après la Sorbonne et ses études d'histoire religieuse où il avait repoussé l'intransigeance du jansénisme, son sens français de la liberté s'était élargi, dilaté, sanctifié dans la douleur, le martyre des Libanais : son esprit de fraternité trouvait aujourd'hui dans des voies d'égalité, — qui est au fondement même du Christia-

nisme, — de grandes vues d'accord, de concorde, où peut se découvrir, se constituer, la Paix Sacrée qui seule permettra, inspirera, la Paix Européenne. Il ouvrit là, tout simplement, tout grandement, la porte à de nouveaux Prophètes.

(*Cliché Pierre Boucher.*

Type arabe.

(Cliché Keystone.)

Réunion de Cardinaux à Saint-Pierre de Rome.

CHAPITRE X

Le Cardinal et les Présidents du Conseil

« Le premier colon de l'Algérie allait être le premier viticulteur de la Tunisie. » Il plantait des ceps dans la modeste villa achetée à la Marsa. Vigne du Seigneur !

Une fois installé à Saint-Louis de Carthage, Lavigerie offrit en 1879 à notre consul général Roustan de se charger

du service religieux de toute la Tunisie. « Vous obtiendrez ainsi d'annexer officiellement la Tunisie à l'Algérie française, d'y créer librement tous établissements, écoles, hopitaux. » Il démontrait à M. Waddington, ministre des Affaires étrangères, que l'Allemagne et l'Angleterre y consentaient, avaient fait à la France les avances les plus flatteuses au Congrès de Berlin : pourquoi barguigner, tarder à les accepter?

La presse italienne fulmina : Rome ne voulait pas la résurrection de Carthage ; Lavigerie voulait que le baptême chrétien par un prélat français lui rendît sa royauté. « Votre Éminence, écrivait il au Préfet de la Propagande, me pardonnera quoiqu'elle soit de la patrie de Scipion, de remplacer le *Delenda Carthago* par *l'Instauranda Carthago*. » Cette phrase à arête de médaille signifiait toute une politique spirituelle du bienfait le plus fécond et intégral : il s'étendait de la pitié catholique la plus auguste à la resplendissante résurrection, par l'archéologie, d'une civilisation vaincue jusqu'à l'anéantissement. Toujours il rédimait les vaincus ! L'un de ses Pères Blancs les plus éminents, le Père Delattre, depuis célèbre chez les savants du monde entier, exhuma de la colline même de Carthage les reliques des empires successifs : tout un musée d'archéologie s'édifiait, sortait, lui aussi, comme Lazare du tombeau. Le grand constructeur faisait parvenir un long rapport à Gambetta, d'abord hostile à l'occupation de la Tunisie, et renseignait rue Saint-Dominique le capitaine Sandherr sur l'état d'esprit des autochtones, correspondait avec le Ministère de la Guerre pour l'instruire de l'agitation grossissant parmi les 50.000 Kabyles. Georges Goyau qui rend à l'Histoire son intégrité,

assure que « l'expédition de Tunisie résulta de ses échanges de vue avec Gambetta. » Lavigerie avait conseillé une forte et prompte intervention pour épargner le temps et le sang des longues guerres. Les annalistes de la Colonisation n'ont en général pas encore reconnu la prépondérance de Mgr Lavigerie, la bénignité que sa psychologie des races a pour longtemps inculquée à notre action : elle importe cependant hautement à la qualité de la politique française en Tunisie.

Le traité du Bardo ayant établi le protectorat de la France, le Saint Siège — qui déclara vouloir avant tout donner satisfaction au gouvernement français — nomma aussitôt Lavigerie administrateur du Vicariat apostolique de Tunisie : ainsi lui était remise toute l'Afrique, du Maroc à la Tripolitaine, d'Alger au Congo ; ce multiple gouvernement allait à sa dévorante activité. Il lui fallait 5 millions par an pour accomplir en Tunisie un beau diocèse : ses plans faits, des baux passés, il voulait sans trêve une cathédrale et une seconde paroisse dans la capitale, dix autres ailleurs, un grand et un petit séminaire, 30 écoles, un pensionnat de jeunes filles. Il obtint de Léon XIII que son titre complet fut « Administrateur de Carthage et de Tunis, l'Eglise antique de Carthage réveillant les mémoires les plus touchantes et les plus simples. » Et, pour subvenir à cet Empire de Paix conquérante, il alla quêter à Paris. Il quêtait encore... il devait quêter toujours.

Gambetta, dont il aimait « la fierté vis à vis de l'opposition » et le choix de grands généraux, fussent-ils réactionnaires, tel Miribel, admirait Lavigerie et affirmait : « Je n'ai jamais été mieux renseigné que par mes conversations avec les Pères Blancs. » L'Archevêque devint le

promoteur et l'organisateur du Conseil de Protectorat, où il demandait que, contre l'habitude les claustrant derrière des cloisons étanches, fussent groupés tous les chefs de service ; et il plaida avec énergie pour qu'on maintînt le gouvernement musulman du Bey. Puis il démontra que, si la France n'entretenait pas un clergé français, l'Angleterre et l'Italie s'empresseraient de lui substituer des prêtres italiens ou maltais. Gambetta s'apprêtait à faire voter les sommes nécessaires quand son ministère tomba, mais Freycinet dut ratifier ses résolutions.

Lavigerie ne lanterna pas à installer en Tunisie sa résidence ordinaire et donna à ce pays l'infatigable génie de son cœur : à la campagne de nos armées il fit succéder une aussi prompte et décisive campagne de la charité française. Maltais, Italiens, Musulmans, Israélites en devinrent les clients : « Tout le monde, sans distinction de culte ni de nationalité, écrivait Gabriel Charmes, proclame ici sa grande liberté d'esprit, sa parfaite tolérance, son initiative féconde. » Avec une transcendante pitié il prescrivait à son clergé d'aimer les Arabes comme « des frères et des enfants du même Dieu. » Officiellement, sur un bâteau de la Marine de guerre française, il allait d'un port à l'autre secourir les misères. Sfax l'acclama comme un sauveur, comme le Père, et illumina ; la foule dételа les chevaux de sa voiture pour le porter.

Les Italiens nécessiteux trouvaient enfin chez nos Petites Sœurs des Pauvres un asile pour leurs vieux jours et, les premiers, les colons de la Calabre ou du Piémont allaient profiter de la prospérité économique bientôt créée par la France. Sa charité devait demain aller les secourir jusque dans la Péninsule : pour se venger des insulte des

quelques journaux italiens il quêta dans tout son diocèse en faveur des victimes d'inondations qui avaient submergé

(Photo Boucher.)

Ruines de la basilique romaine de Carthage.

la Haute Italie et envoya une très belle somme au directeur de l'*Osservatore Romano* avec un amical vœu pour

la concorde entre Catholiques par dessus « les vieilles injures. »

Mgr Lavigerie eut à plusieurs reprises l'occasion de se plaindre d'avoir vu son nom couvert, dans Rome même, d'injures, d'outrages et de calomnies : cependant, confessait-il, « après la France c'est l'Italie que j'ai le mieux aimée. Je l'ai habitée, j'ai appris sa langue, admiré son ciel, vécu dans l'intimité de ses habitants. Les liens ont été si étroits qu'une fois parti je n'ai plus su me passer de la revoir. Depuis bientôt 26 ans que je suis évêque, j'y suis revenu chaque année et plutôt deux fois qu'une. Il semblerait après de tels précédents que j'eusse dû trouver, de la part de tous, dans votre pays le respect et la paix. » Et, comme on l'accusait d'avoir voulu exclure les Italiens de la Tunisie, il protestait les aimer au contraire et protéger comme ses fils ; ils étaient en majorité dans tous les établissements diocésains, dans son grand séminaire, dans son refuge des filles, dans son orphelinat des garçons, chez les Petites Sœurs des Pauvres, parmi les religieux et prêtres des paroisses rétribués par lui. Il rappelait les termes paternels de ses lettres pastorales ; il rappelait les témoignages officiels à lui rendus par les consuls italiens. A la cathédrale de Tunis il avait donné pour patrons notre Saint-Vincent de Paul, esclave à Tunis, et sainte Olive, vierge sicilienne, martyrisée en Tunisie. De l'union de ces deux noms il pronostiquait l'union fraternelle des deux nations rivales appelées à venir joindre leurs prières au pied des mêmes autels.

On ne saurait trop insister sur la franchise, la tranchante résolution, l'audace bienfaitrice de sa conduite avec les Italiens, qui fut, elle aussi, une grande et pré-

voyante Politique où notre Administration devra aller, de plus en plus, chercher des ressources d'initiative et les succès de solutions fraternelles. Il appartenait au Vatican de confirmer et consacrer une aussi lumineuse conception en l'intronisant dans ses collèges de direction suprême. Pendant que Lavigerie exerçait une sorte d'interrègne entre le ministre Roustan et le Résident Général Paul Cambon, Léon XIII, à la chute du maréchal Mac-Mahon — qui s'y montrait vertement hostile — le nomma cardinal par dessus l'opposition de la prélature italienne que « son patriotisme offensait. »

Événement considérable, aussi « avantageux pour la France que pour l'Église » (1) et d'un sens très net ! Vatican et Gouvernement entendaient honorer et fortifier le sauveur des masses africaines, le prélat populaire et habile, la nouvelle politique de réconciliation entre la Papauté et la République. Cardinaux et évêques libéraux désiraient le voir prendre la tête de l'épiscopat français. Ils tinrent avec lui d'actifs conciliabules à Paris et, après la remise de la barrette, sa réception à l'Élysée, on le pressa de regagner Rome pour maintenir le Pape dans la politique de modération qu'énervaient les mesures anticléricales et la menace de rupture du Concordat.

L'événement était encore plus considérable pour le Continent Noir. Inaugurant la lignée des cardinaux d'Afrique, Lavigerie avait prié que la calotte lui fut remise par le garde-noble pontifical à Saint-Louis-de-Carthage même et que, pour l'entourer, Maison-Carrée envoyât ses Pères Blancs; des catéchistes noirs furent la parure

(1) TOURNIER : *Le Cardinal Lavigerie et son action politique* (Perrin), livre chargé de documentation inédite.

des fêtes qui resplendirent. Comme un triomphateur, il fut porté jusqu'à sa cathédrale de Tunis par une foule enthousiaste. Malte le reçut comme un souverain. « Ce cardinal vaut une armée », gémissait amèrement un des publicistes de Crispi, — de ce Crispi qui le poursuivit toujours d'une haine jalouse.

Cardinalat, principauté française de l'Église universelle, Armée de la paix, Conquête de la Liberté : nous verrons tout ce que celà va comporter pour lui de sainte et inaltérable milice, d'angoisses et de deuils, de combats quotidiens, de décisions fulgurantes, d'idées victorieuses. Dès 1881 il mûrissait l'acte qui reste un des chefs-d'œuvre de sa stratégie : en posant en 1884 la première pierre de la cathédrale de Saint-Louis, il devait implorer de Léon XIII la pleine et primatiale restauration du siège de Carthage pour faire disparaître l'anomalie de la primauté du clergé italien et de sa langue dans ce pays passé sous le protectorat de la France ; le laïcisateur Jules Ferry n'hésita pas à mettre un bateau à sa disposition pour qu'il allât à Rome presser la décision. Le 28 juin elle devenait publique.

Aussitôt Lavigerie fit le geste d'ériger Carthage, ruine politique mais riche d'avenir spirituel, en une métropole de l'Afrique. Jules Ferry, qui le considérait « comme l'un des plus actifs et des plus puissants auxiliaires de la France du dehors, lui fit offrir par Paul Cambon « tout ce qu'il voudrait » : Lavigerie, expliquant en termes décisifs de quelle portée serait cette mesure inéluctable, réclama un traitement pour 25 curés. Ne pouvant le prendre sur le budget des cultes, Jules Ferry, avec ingéniosité, les rémunéra comme aumoniers militaires et il entretint les écoles religieuses à titre d'écoles communales.

Le jugement impartial du protestant Paul Melon sur les progrès aussitôt accomplis par le nouveau cardinal, est un hommage vibrant : « Par le cardinal Lavigerie les

(Cliché Office Tunisien.)

La Cathédrale de Carthage et le golfe de Tunis.

anciennes écoles sont reconstruites ou agrandies; de nouvelles partout fondées. Les maîtres insuffisants sont remplacés par des hommes capables munis de brevets. Notre langue, jadis facultative, devient la loi obligatoire de l'enseignement; les mobiliers scolaires sont complétés, les livres choisis, des bibliothèques françaises constituées

dans chaque école. Partout une sève nouvelle circule : en trois ans nos écoles se sont transformées. » Celles désertées auparavant se comblent; d'autres sont « de vrais bijoux avec jolie maison mauresque, patio inondé de lumière et salles lambrissées. » A Tunis l'école des filles n'a pas moins de 360 élèves... L'élan est donné partout et il ne faudra que peu d'années pour que dans son vêtement limpide, notre langue règne en maîtresse sur le littoral tunisien... « Tel est, poursuit le même témoignage, le rôle considérable que joue le cardinal Lavigerie dans la francisation de la Tunisie : il s'insinue dans les cœurs sous le couvert de la charité, crée non seulement des écoles mais des hôpitaux et des orphelinats, répand l'argent à pleines mains sur toutes les misères, construit des églises et des cathédrales, et, frappant par là les esprits les plus prévenus, finit par produire un courant d'adhésion qui entraîne tout le monde. Les Italiens et les étrangers n'y échappent pas. J'ai vu à Bizerte de petites Maltaises revendiquer spontanément le titre de Françaises et même des enfants Italiens promener dans la ville des bannières portant pour devise : *A la France Notre mère Patrie*, tandis qu'ils entonnaient les chants patriotiques de Déroulède. »

Eh bien ! ce triomphe, qui ne fut qu'une supplication continue, devra sans cesse être reconquis par des campagnes de prédication éloquente et, comme il l'a dit, de « mendicité » glorieuse. Le Prophète de l'Afrique quêta dans les églises de France. On s'y pressait pour l'entendre : « son air de majesté, sa tête et sa barbe vénérable, sa voix brisée et caverneuse, et plus encore les traces de souffrance et de fatigue empreintes sur ses traits parlaient avant le discours. Un vieil évêque français obligé de venir

défendre auprès de sa patrie des œuvres consacrées à la servir, un cardinal forcé de venir tendre sa main tremblante montraient mieux que l'éloquence des paroles l'extrémité où le réduisait... une avarice irréfléchie de l'État si prodigue pour l'Islam. A Saint-Sulpice, où il avait été ordonné, il reparut en apôtre, dans la majesté de sa dignité ecclésiastique et la misère, le miserere de sa lamentation de missionnaire : « Moi aussi, j'ai été jeune et me voilà vieux, et je ne puis ajouter avec le Psalmiste que je n'ai pas vu le Juste mendier le pain de ses enfants. »

Il devait bientôt parler aussi en faveur de ceux de ses frères de France qui en ce moment le trahissaient. Le Gouvernement fut obligé de s'émouvoir de ses prédications qui remuaient de compassion la France entière et l'étranger : le nonce lui fit savoir que le ministre était disposé à réparer le préjudice causé à son Église par le rapport vandale de Jules Roche et les votes des Chambres. Réparation dont la justice, dont l'effet, allaient être bientôt singulièrement utiles à la République ! Cependant Jules Ferry venait d'être remplacé au pouvoir par Brisson et Goblet. Grâce à Lavigerie, Jules Ferry s'inclinait à de bien meilleures dispositions pour l'Église, à un accord entre « le noble et généreux pontife qui règne au Vatican et la plus grande puissance catholique qui soit au monde ». (1) Goblet, à la tribune, s'emporta contre les évêques, en particulier contre le cardinal Lavigerie, en leur reprochant le résultat des élections au premier tour favorable aux conservateurs. Qu'allait-il sortir de ce choc? La France traînerait-elle donc toujours de « mauvais ménage » en

---

(1) Propos de l'homme d'état rapportés par Tournier.

pire ménage ? Cette nouvelle chute de Jules Ferry dans une plus noire impopularité était un des plus sinistres drames de cette politique de malentendus et de trahisons ! Outre l'atroce ingratitude envers un grand Français qui avait rendu de la grandeur à la France, elle signifiait un retour aux hostilités ignorantines et aux divisions fratricides, à la séparation des âmes dans la Patrie, en face des plus impérieux devoirs de l'Humanité.

(*Cliché Service Intercolonial.*)

Danseurs fétichistes masqués

CHAPITRE XI

Le Pierre l'Ermite de la Croisade contre l'Esclavage

A Biskra, Eden de dattiers, le cardinal d'Afrique se retirait dans l'intimité érémitique du désert non pour se reposer, mais pour méditer de nouveaux labeurs. Par-delà les sables brûlants sa pensée allait irrémissiblement vers les millions d'esclaves qui souffraient dans le Continent Noir. Cependant, par delà la mer, la pensée de Léon XIII cherchait Lavigerie : « Vos si rares services rendus à l'Afrique, lui écrivit le Pape en novembre 1887, vous recommandent à ce point que vous semblez comparable aux hommes qui ont le mieux mérité de la Civilisation. » Chaque jour rapprochait plus intimement leurs deux génies (1) et le mois blanc de mai 1888 qui amena Lavigerie à Rome allait être, « de par la volonté du Saint Père, le point de départ de la campagne antiesclavagiste, suprême gloire de sa vie. »

« *Côte des Esclaves* », « *Le Nil des Esclaves* », telles étaient les dénominations séculaires de la Guinée et du Niger sous la plume des cartographes arabes. Or la suppression de l'esclavage pour les Blancs depuis la prise de

---

(1) Goyau.

possession par la France des terres barbaresques avait « rendu obligatoire », selon le mot cynique d'un Khédive, l'accroissement du nombre des esclaves noirs, « mal nécessaire, commentait-il, pour les mœurs, les traditions, les besoins des populations musulmanes » : on s'était donc mis à razzier plus méthodiquement et impitoyablement nègres et négresses par toute l'Afrique, et la traite depuis le dernier quart du XIX^e^ siècle avait sans répit progressé.

Cette traite nouvelle à travers tout le continent n'avait rien de commun avec celle qui pourvoyait jadis par mer les Amériques : les esclavagistes actuels recherchaient non seulement des bêtes de somme et de vigoureux ouvriers de plantations, mais des femmes, des enfants qui durant les longs jours de marche par terre ne pouvaient aisément s'enfuir. « Quand j'ai essayé, écrivait Livingtone, de rendre compte des faits, j'ai eu peur d'être taxé d'exagération ; pourtant, en surfaire les calamités est purement impossible : les souvenirs des scènes de la traite au milieu de la nuit me réveillent en sursaut ». Des bandes arabes armées jusqu'aux dents survenaient d'Égypte, d'Abyssinie, du Maroc, de Zanzibar, s'abattre en trombes de feu et de fer sur les hauts plateaux et les côtes d'Afrique où la population n'a pour se défendre que quelques lances et flèches. Pour les musulmans, racistes, le nègre n'appartient pas à la famille humaine ; des commentateurs du Coran le leur juraient : véhémente excuse pour répandre la terreur, encercler d'incendies les villages afin de séparer les gens éperdus, tuer les vieillards, râfler adultes et adolescents, leur lier le cou sous des cangues de bois, les traîner chaînes aux mains jusqu'aux marchés. « Toute

femme, tout enfant qui s'éloigne à dix minutes de son village, écrivait au Cardinal un de ses Pères Blancs, n'est plus certain d'y revenir. » Malheur à ceux qui dans la lamentable caravane durant de 60 à 80 jours ne marchent

(Cliché Office Intercolonial.)

Femmes soudanaises.

pas assez vite, sous le fouet : pour éviter qu'on ne ralentisse le convoi, ils sont abattus. Malheur aux mères si elles s'avouent lasses : pour alléger leurs épaules, on fracasse les bébés contre une roche. « Si un voyageur perd la route

qui conduit de l'Afrique équatoriale aux villes où se vendent les esclaves, rapporte un explorateur, il peut aisément la retrouver par les ossements dont elle est bordée. » Souvent le tiers seulement de la cargaison humaine arrive à destination : il y a des endroits où les hyènes sont dégoûtées, tant il y a là de chair humaine. Après quoi, aux marchés, l'Islam acheteur survient, arrachant les épouses de leurs maris, les enfants de leurs mères. Pour une chèvre on peut acheter plusieurs femmes. Certains chefs font couper les mains de leurs musiciens pour que les tambours, frappés par de simples moignons, rendent un son plus doux. Autour du Stanley Pool, dans un territoire grand comme l'Islam, Stanley constata qu'un million d'habitants était sauvagement réduit à cinq mille. Pour se procurer cinquante femmes, devant Cameron un traitant massacra 1.500 êtres ; dans une province, près du Tanganyka, les Pères Blancs avaient vu, en dix ans « un paradis paisible changé en enfer. » Et nos Galliéni, nos Binger, nos Monteil, nos Archinard, prophétisaient pour une époque très prochaine la dépopulation complète du Continent.

Les pays européens appelés Puissances, avaient bien réagi çà et là avec l'efficacité de leur parcimonie : Galliéni, le premier, avait créé à Kayes un « *village de liberté* » pour accueillir les captifs en fuite ; l'Acte de Berlin interdit les marchés dans le bassin du Congo ; mais le Sultan du Maroc protégeait les traitants, proclamant que ses États étaient pour les esclaves un paradis... — paradis d'eunuques où 28 sur 30 succombaient à l'opération ; — le chemin de la Mer Rouge restait voie sacrée pour caravanes d'ébène : Djeddah constituait un immense emporium pour car-

gaisons humaines. C'est Lavigerie qui l'a fait ressortir en ces formules qui lapident les intelligences sans conscience : « Mœurs islamiques et mercantilisme islamique

(Cliché C. Heurtey.)

Ancien marché d'esclaves.

continuaient de braver la philantrophie européenne. » Avec révolte, dès 1870, l'archevêque d'Alger avait déclaré « anathème à l'esclavage. »

En cette année 1888 le Brésil qui avait encore 2 millions d'esclaves, se préparait à décréter leur émancipation et Léon XIII était sur le point d'envoyer aux évêques de ce pays une Encyclique propre à en hâter l'exécution. Lavigerie qui, sans répit depuis 10 ans, réclamait que l'Eglise prît en mains cette grande cause avec une autorité retentissante et déclarât ouvertement la guerre à ceux qui continuaient la Traite, écrivit au Saint Père que ce qui se passait en Amérique n'était rien à côté des horreurs perpétrées en Afrique : « 400.000 hommes par an en sont les victimes; en 25 ans, moyenne de la vie d'une génération africaine, cela fait 10 millions : *dix millions d'hommes actuellement vivants* restent voués à la vie et à la mort que je vous ai décrite. » Le tableau terrifiant tracé par lui fut trancrit dans la lettre du Saint Père qui proclama infâme le commerce de l'homme et implora qu'on le prohibât, le supprimât.

Au Vatican, le jour de la Pentecôte, se déroulait une scène du plus pathétique symbolisme : dans la Salle Ducale comble le cardinal de Carthage présenta à Léon XIII un pélerinage africain et un pélerinage de Lyon, bienfaiteur de la Sainte Enfance : douze Arabes en burnous, douze noirs hier païens, douze Pères Blancs. Donc un tableau vivant des trois étapes de l'action missionnaire : celle de la quête « qui purifie l'or » ; celle de la prodigalité charitable ; celle de la prédication où les âmes se laissent cueillir et s'en réjouissent. Dans le génie même du Christianisme « Lavigerie aimait ces images plastiques où s'encadrait sa somptueuse stature et qui donnaient la sensation d'un instant historique où se marquât un progrès de l'humanité. » Il dit au Pape quelle « immensité » d'effroyable

détresse, dans tout ce continent noir, obligeait à une immensité d'apostolat sans rémision l'Église nouvelle

(Cliché Jacques Dubois.)

Pères Blancs.

qui venait de naître afin de libérer l'Afrique. Léon XIII éleva la parole pour conjurer les chefs d'État d'employer tous les moyens afin que la hideuse calamité ne déshonorât pas plus longtemps le genre humain, et, se tournant

vers le rédempteur de l'Afrique, il spécifia : « C'est surtout sur vous, Monsieur le Cardinal, que nous comptons. »

Le lendemain les journaux italiens, même ceux des partis contraires, proclamaient pompeusement qu'on n'avait jamais rien vu de plus grandiose dans l'Église depuis l'adoration des Mages aux pieds du Roi des rois. (1)

(*Cliché Service Intercolonial.*)

Maison soudanaise.

(1) Mgr BAUNARD.

CHAPITRE XII

J'ai fait le Serment de David

Lavigerie qui s'apprêtait à regagner Carthage sentit que cette investiture, l'ordre même de Rome, le poussait vers Paris en vue d'y dénoncer avec plus d'autorité « les crimes sans nom désolant l'intérieur de l'Afrique » et de jeter vers le public « *un grand cri*, un de ces cris qui remuent jusqu'au fond de l'âme *tout ce qui dans le monde est encore digne du nom d'homme* ». Le Président de la République, les ministres, le reçurent avec honneur et gratitude. Jules Simon publia en tête du *Matin* un hommage éclatant qui était un brûlant appel : « Le cardinal a 64 ans. Il a plus fait à lui seul pour la civilisation et pour la France que nos armées. Le voilà parti en guerre : il réussira : le cœur de la France est avec lui. C'est un prêtre. Oui, certes. Suivons-le : nous suivrions de même un général ! » Les femmes de France s'écriaient : « Devant ces pauvres enfants noirs arrachés à leurs mères, toutes nous nous sentirons mères. Devant ces femmes livrées aux plus

indignes outrages, toutes nous nous sentirons sœurs. Et devant ces vieillards, ces vieilles femmes, traînées sur de longues routes, frappées comme des bêtes de somme, nous nous sentirons filles et nous penserons à nos pères, à nos mères. »

Le 1er juillet le Cardinal lança une première invocation du haut de la chaire de Saint-Sulpice : « Pourquoi, jeunes gens chrétiens des divers pays de l'Europe, ne ressusciteriez vous pas dans les contrées barbares les nobles entreprises de nos pères ? » Le 31 juillet, à Londres, sous la présidence de lord Granville, il glorifia Wilberforce, avocat infatigable des esclaves, et rappela la supplication suprême de Livingstone inscrite sur son tombeau à Westminster. Le 15 août, à Bruxelles, il réveilla les Belges qui dormaient autour de Léopold II, semeur de civilisation, tandis que les Arabes continuaient à semer l'ivraie lugubre de l'esclavage, il décrivit ce Haut Congo, où, selon Stanley, on n'avait laissé vivre qu'un nègre sur 200. Il réclama cent jeunes héros et un million pour un vapeur faisant la police sur le Tanganyka. Décrivant les cruautés, il cria : « Pour sauver l'Afrique intérieure *il faut enfin soulever la colère du monde* ! »

Croisade internationale ! Dans la presse belge l'ambassadeur de Turquie accuse Lavigerie de lui donner le caractère d'une expédition contre l'Islam. Le cardinal franc riposte : « Tous les souverains musulmans pratiquent l'esclavagisme ; tous les chefs esclavagistes sont musulmans, les interprètes du Coran ne condamnent pas l'esclavage ; les juges musulmans ne se prononcent jamais contre lui ! » Il cite des textes irréfutables de Nachtingal et Schweinfurth. En vérité il ne demande que le désar-

ment des atroces brigands et, si possible, la dénonciation de tels crimes par les docteurs musulmans.

Croisade internationale unissant les efforts respectifs décidés par chaque nation ! Lavigerie rêvait tenacement d'un modeste détachement de police : depuis 10 ans le

(Cliché Service Intercolonial.)

Types Maures (Soudan).

capitaine Joubert, avec sa petite armée de 300 noirs, faisait régner la paix sur un vaste territoire ; cet exemple montrait de quel profit eût été une gendarmerie sacrée pour l'intérieur de l'Afrique. Les candidatures se multiplièrent : 700 Belges et beaucoup plus de Français : 2.000 demandes en quelques jours. En fait jusqu'ici ni la philosophie, ni l'économie politique, ni les parlements,

ni les gouvernements n'avaient pris en main d'une manière pratique la cause des esclaves : à lui seul ce Prophète réussit à émouvoir France, Belgique, Angleterre, Allemagne, Portugal : « Quelle grandeur d'âme vous apportez, lui manda le Pape, là où il s'agit du salut des hommes ! »

Alors Lavigerie s'adressa à l'Espagne, puis il passa les Alpes, la presse de Crispi ayant déclenché contre lui une vile campagne. Il dénonça dans la chaire du Gesu les antagonismes entre peuples chrétiens : ces antagonismes mêmes imposaient une raison nouvelle de les agréger, de les associer, pour une sainte entreprise qui leur fît oublier querelles et haines du passé. Il revendiquait la réconciliation créatrice d'une Italie et d'une France qui s'aimeraient en aimant toutes deux ensemble la souffrance humaine. Programme d'avenir seul capable de sauver l'Europe en péché inexpiable de suicide, sa conférence projetait « une sombre lumière sur les périls du lendemain », et la valeur de ces paroles prend jusque dans les menaçantes actualités contemporaines une sévère force de prévoyance : « Tandis qu'en Europe et en Asie, exposait-il, le Mahométisme semble se préparer au dernier sommeil, il renouvelle, sur notre continent africain, sa vigueur dans le sang. La couche qui arrive, celle du Mahdi et des Senoussis, est encore plus ardente que celle qui l'a précédée. Elle fait schisme avec le reste du monde musulman auquel elle reproche sa mollesse. Les Cours de l'Europe ne comprennent pas que ce sont les Arabes la grande plaie du monde ! Faisant appel à la fureur sauvage des Noirs, ces fanatiques couvrent déjà de leurs ramifications secrètes toutes nos provinces. Je vous signale ce danger plus voisin que l'Europe ne le pense ! Croyez-en un vieux pilote qui

connaît les écueils et les tempêtes de la Barbarie. » Bismarck, lui-même, expédia à Léon XIII un témoignage d'admiration pour Lavigerie, apôtre des Noirs, et d'adhésion à sa grande campagne de charité.

(Cliché Jacques Dubois.)

Lavigerie entouré de Pères Blancs (gravure de l'époque),

Milan attendait Lavigerie : or ses forces le trahissaient. Son entourage le suppliait : « Il y va de votre vie ! »Et lui de répondre avec flamme : « Quel meilleur emploi puis-je en faire que de la donner pour le rachat des

opprimés ! » Sans défaillir il parla : « On appelle la Méditerranée un lac français, un lac anglais, un lac italien. Je serais bien heureux de pouvoir le baptiser du nom de *lac chrétien* : un lac que ne souillassent plus des embarcations d'esclaves ! » Epuisé, mais toujours debout, il prosternait sa fatigue, dont il n'admettait jamais qu'elle pût devenir une lassitude, devant le corps de saint Charles Borromée, devant les reliques de saint Ambroise, leur demandant un surcroît de force, un surcroît de charité, un surcroît d'éloquence pour clamer les maux de l'Afrique. » (1) « Des sages, reconnaissait-il, m'ont représenté que je me tue avec mes voyages et mes discours, mais je ne me tairai et ne m'arrêterai point : j'ai fait le serment de David, j'ai fait le vœu de ne plus donner de repos ni à mes pieds ni à ma voix, jusqu'à ce que j'aie soulevé d'indignation, sur ces horreurs de l'Afrique, l'Univers chrétien *tout entier*. »

A Alger il rentrait perclus, ne pouvant même plus signer de sa main, mais sans retard il reprenait sa prédication pour les noirs, il rappelait le mot sinistre du Khédive : « Puisque vous nous avez empêché de prendre les Blancs, il faut bien que nous prenions les Noirs », pour en tirer un argument direct et poignant dont il faudrait aujourd'hui encore fouetter nos aveuglements : « *Les Noirs paient donc pour vous, mes frères,* ils sont votre rançon et vous ne feriez rien pour ceux qui vous remplacent dans la captivité et dans la mort? » Le vendredi saint, fête de la souffrance, faisant violence à son corps brisé, il gravit péniblement les degrés de la chaire et prêcha sur la Passion

---

(1) Goyau.

des Nègres, sur leur calvaire à eux « continent immense où le sang coulait des veines de millions d'êtres mêlé aux larmes des mères », sur les Hérode, les Pilate et les Judas défendant l'esclavagisme par amour de l'or ; et les draperies noires de la cathédrale lui rappelaient la mort qui plane sur l'Afrique, la destruction qui la menace.

Depuis le début de l'année les plus déchirantes nouvelles venaient lui flageller le cœur : sur l'ordre des musulmans toutes les missions de l'Ouganda avaient été incendiées, les orphelinats détruits, les missionnaires emprisonnés. L'un des triomphateurs arabes menaçait de tuer l'un après l'autre tous les Blancs établis en Afrique équatoriale. La dictature de terreur s'étendait sur l'humanité devenue bétail : cette catastrophe n'exigeait-elle pas de l'Europe un *sursum corda* de sacrifice? Il voulait d'urgence convoquer un congrès. « Programme : organisation de corps volontaires ; création d'asiles fortifiés comme aux siècles de barbarie sur les grandes voies de communication pour faire avancer peu à peu la civilisation jusqu'aux limites du Soudan. » Il y conviait, avec l'Europe, les Noirs d'Haïti, du Libéria, des États-Unis !

Sans attendre les délibérations, il obtenait du Portugal qu'un nouveau groupe de Pères Blancs allât par ses colonies retrouver Joubert et délivrer les Frères de l'Ouganda ensevelis dans un tourbillon d'insurrections barbares. Enfin à Bruxelles s'ouvrit la Conférence Internationale pour laquelle Lavigerie avait envoyé un mémoire à Léopold II. Dans Biskra, où le couchèrent ses infirmités, affluaient vers lui les mystérieuses rumeurs sahariennes précisant l'immense péril de l'effervescence sénoussiste. En plus des fanatiques non enrégimentés s'était concentrée

une armée de 30.000 fantassins, 15.000 cavaliers. Avec les généraux Hanoteau et Philebert, avec le Chatelier et Duveyrier, Lavigerie était d'accord pour dénoncer l'excessive frénésie et le danger des mysticismes des ordres religieux mahométans, obéissant à des chefs qui, presque tous, résident à l'étranger et peuvent déclencher la révolte à l'improviste.

Et le vieillard impotent s'envolait vers Carthage où sa cathédrale venait de s'achever. Le « Revenant épique » (1) ouvrit un Concile dans la resplendissante église. Il eut la joie d'annoncer à Paris le décret du Bey supprimant l'esclavage dans ses états et de féliciter le Sultan de l'iradé prohibant enfin la traite dans ses états, à quoi les madhistes avaient répondu par des cris de rage et par la devise : « Turcs et chrétiens sont dignes de la même mort ! » Il envoya dans l'Ouganda où le roi Mwanga, restauré, lui demandait de nouveaux Pères Blancs, deux médecins rachetés par lui de l'esclavage et élevés à Malte : ainsi *les esclaves de la veille s'associaient déjà à la libération de leurs frères* (2). Le 2 juillet 1890, la Conférence de Bruxelles préconisait les stations fortement occupées qu'il avait demandées, la construction de routes et de voies ferrées, les bateaux à vapeur sur les fleuves, le contrôle des armes et munitions, l'organisation d'expéditions et de colonnes mobiles. L'armée française, sans plus attendre, allait traquer l'esclavage dans un de ses plus redoutables repaires, le Dahomey ; une expédition belge courait porter secours à Joubert, implanter des postes tout autour des lacs. Au nom du Pape, Lavigerie ouvrait un concours pour la

---

(1) Louis Bertrand.
(2) Goyau.

composition d'un ouvrage populaire destiné à stimuler partout la campagne antiesclavagiste. Un Congrès de Paris, complétant celui de Bruxelles, comblait les lacunes déplorées par le Cardinal. Père des affligés, il y embrassait

(Cliché Service Intercolonial.)

Village dans la brousse sénégalaise.

les fils des martyrs noirs venus implorer l'Europe. Le Pape, sur sa supplique, institua une quête annuelle contre l'esclavage.

Il avait tenu à donner à la consécration de la cathédrale de Carthage toute la pompe des cérémonies de l'Ascension. Entouré de dix évêques français et étrangers, il s'expliqua avec majesté : « Tant de splendeurs paraîtront peut-être exagérées dans le temps où nous sommes. Mais il fallait à cette Église, après tant de siècles de deuil,

une fête digne de son histoire. Ainsi verra-t-on que les défaites du Christianisme se changent en triomphe. Cloches, annoncez une Carthage nouvelle ! Ne sonnez désormais que la résurrection et la vie ! Assez de morts, assez de catastrophes, assez de combats, assez de division, assez de funérailles : n'annoncez que les espérances, les consolations de la foi. Ne parlez plus à ces populations qui nous entourent que de concorde, d'oubli du passé, d'affection fraternelle, de prospérité et de paix. »

(*Cliché Service Intercolonial.*)

Type soudanais.

(Cliché Service Intercolonial.)

La Mission de Dakar.

CHAPITRE XIII

Les luttes qui tuent : « l'autre martyre »

Les deux années qui lui restaient à vivre furent déchirées de souffrances physiques et d'épreuves morales où il perdit le sommeil, l'appétit et jusqu'à la faculté de se mouvoir, le pire supplice pour ce tempérament intrépide.

Durant la lutte entreprise pour la libération des opprimés, dès 1890, il poursuivait à Paris « des entretiens

décisifs avec le Gouvernement » (1) qu'il continuait tenacement de travailler pour la réconciliation avec la Papauté (2). A plusieurs reprises des Présidents de la République ou du Conseil s'étaient encore plaints officiellement de l'hostilité d'une majeure partie du clergé pour le régime, la citant comme cause des lois anticléricales : Léon XIII réitérait à ses évêques des instructions de concorde,.. cependant il ne s'y agissait encore que de soumission et non d'adhésion à la forme politique. Un rapprochement plus résolu entre le Vatican et Paris s'imposait, par la logique sacrée des traditions communes de dignité et de charité humaines, pour l'œuvre immense d'affranchissement et les tractations diplomatiques contre les puissances d'oppression. Léon XIII espéra en trouver l'occasion dans la formation d'un esprit constitutionnel qui, prenant pour base l'acceptation du régime présent, pourrait désormais se faire écouter et respecter des masses républicaines en plaidant les intérêts religieux d'un pays dont il reconnaîtrait le Gouvernement, malgré le plus juste dépit contre les provocations de nombre d'hommes politiques. (3) « Là lui parut l'issue à l'impasse où nous restions engagés depuis 20 ans ! » En octobre 1890, « embrassant le monde entier d'une pensée plus large et plus haute que la rédemption même de l'Afrique, rapporte Lavigerie, le Saint Père me demanda d'interrompre pour un moment l'œuvre antiesclavagiste et daigna m'exposer ses vues. Je fus frappé de leur sublimité et de leur simplicité tout ensemble ; néanmoins je ne me dissimulai pas, au milieu

---

(1) Gabriel HANOTAUX : *Mon Temps*, II, 1938.

(2) ECKARDT, *Lebenserinneringen*, II, p. 178.

(3) Mgr BAUNARD, TOURNIER.

du trouble qui semblait règner dans tant d'esprits et de divisions qui nous entraînaient à notre perte, quels orages j'allais susciter en prenant l'initiative d'un mouvement auquel le monde paraissait étranger. J'allais porter un coup terrible aux convictions et aux espérances de gens dont les subsides assuraient le pain de mes missionnaires... Le Saint Père me répondit que peu importaient les considérations secondaires ; que c'était la volonté du Pape que je fisse ce qu'il me demandait comme un acte d'obéissance, de soumission filiale. Je résolus de me sacrifier puisqu'il le fallait. »

Restait à saisir l'heure, le cadre, le mode, la forme d'éloquence « dont ses lèvres allaient revêtir la pensée pontificale » (1). On se souvient de son amour pour l'armée : l'escadre était mouillée en rade d'Alger d'où le Gouverneur Général restait absent ; le Cardinal Archevêque se trouvant ainsi être le principal personnage officiel, résolut d'offrir, le 12 novembre, un banquet à l'état-major — 5 amiraux et 40 officiers — et à toutes les autorités militaires et civiles de la province. A la fin du repas, il lut avec mesure l'allocution que depuis trois jours il avait préparée dans la plus vive agitation. Ce toast resté célèbre invoquait « le besoin suprême de l'union en présence de l'avenir, qui menace toujours... L'Église, nuançait-il, ne demande pas de renoncer aux sentiments de fidélité et de reconnaissance qui honorent tous les hommes, mais, lorsqu'il faut *pour arracher son pays aux abîmes* l'adhésion sans arrière-pensée à la forme du gouvernement, le moment vient de déclarer enfin l'épreuve faite et, pour mettre

---

(1) Goyau.

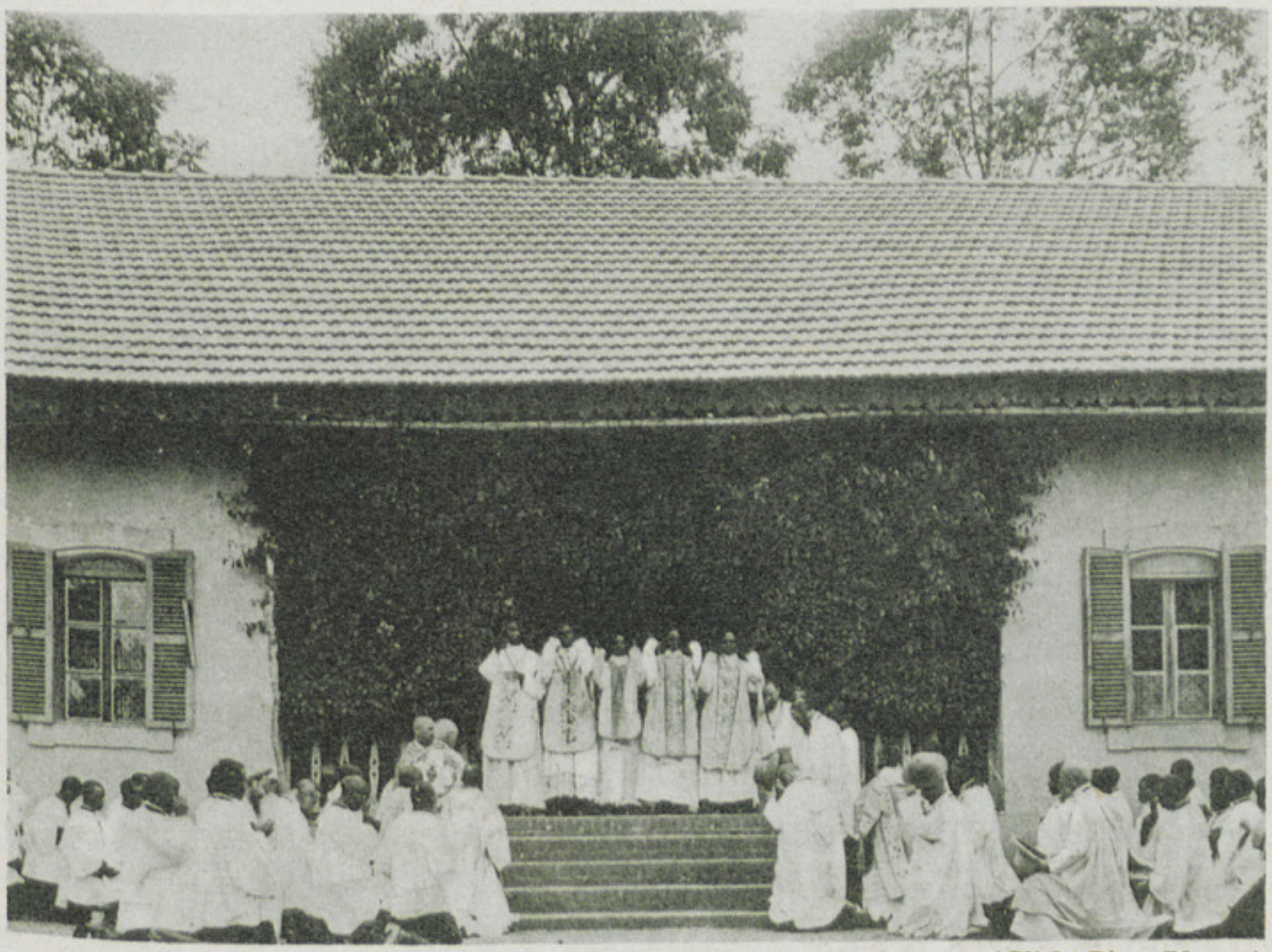
un terme à nos divisions, de sacrifier tout ce que la conscience et l'honneur permettent, ordonnent à chacun de nous de sacrifier pour le salut de la patrie... La Marine nous a de même que l'Armée donné cet exemple. Voilà une des causes pour lesquelles elle est restée forte et respectée partout, notamment partout où elle protège les missions chrétiennes. »

Ces derniers mots étaient supérieurement explicites : cependant après le silence compassé qui suivit, l'amiral Duperré, à son invitation de lui répondre, ne le fit que par une phrase d'un laconisme glacial ; et dès le lendemain « l'orage se déchaîna. » Plus d'un an les journaux conservateurs « chargèrent à l'envi », parfois « avec une immonde grossièreté » (1) et le poursuivirent de sarcasmes ou d'injures jusque dans les villes d'eau où il allait chercher un peu d'apaisement. Nous entendons ne rapporter ici outrages et calomnies, ni donner de commentaires qui puissent choquer aucun parti ; mais nous ne pouvons au demeurant cacher dans une biographie les souffrances quotidiennes qu'endura cette nature si bouillante. « Cette lutte m'a tué », soupira-t-il un jour. Pour s'en tenir au fond du débat, il croyait s'être borné à « orienter dans les voies nouvelles les méthodes de défense religieuse (2) », mais pour le taxer de trahison ses adversaires exhumèrent un message que, 16 ans plus tôt, il adressait au comte de Chambord et ils l'accusèrent de capituler devant une législation anti-religieuse contre laquelle plusieurs fois s'étaient dressés ses mandements ; ils résolurent une grève de la charité qui frustra durement ses œuvres.

---

(1) Mgr BAUNARD.
(2) GOYAU.

Il laissa faire, dire, subissant cette « torture des noires calomnies » à laquelle il aurait préféré incontestablement un martyre pareil à celui de ses missionnaires. Enfin, en janvier 1892 lui parvint la lettre collective de cinq cardinaux, concertée avec le Saint-Siège, qui lui donnait



(Cliché Pères Blancs.)

Jour d'Ordination, la Bénédiction (Ouganda).

raison, déclaration à laquelle souscrivirent un mois après 75 évêques. Et le 16 février paraissait l'Encyclique *Inter innumeres sollicitudines*, où Léon XIII, rappelant son amour pour la nation française, établissant une distinction fondamentale entre constitution et législation, prescrivit le respect de la République. L'Histoire doit enregistrer ici qu'avec « l'unité morale de sa patrie » le cardinal de Car-

thage avait envisagé « les intérêts de la plus grande France » : il l'entraînait vers sa prodigieuse œuvre d'éducation de l'Afrique et de création du paysannat Noir, héritage des Pères de l'Église. Certains n'ont pas élucidé les obligations qu'entraîne et que doit assumer la complexité du génie : « Toutes les grandes causes bouillonnaient à la fois dans ce cœur d'apôtre et dans ce cerveau d'homme d'état », a supérieurement jugé l'historien de la France Gabriel Hanotaux en célébrant « son langage toujours élevé dans la plus parfaite simplicité, sa compréhension du présent, son souci de mettre la plus haute parole chrétienne à la portée de nos rêves à peine formés. » A nul autre moment peut-être de sa vie plus qu'en ces mois si proches de sa mort il faut se rappeler et approfondir sa sentencieuse énonciation : « *Je suis le serviteur d'un Maître qu'on n'a jamais pu enfermer dans un tombeau.* »

***

Démunies d'argent, les missions des Pères Blancs perdaient du terrain dans l'Ouganda ; les catholiques noirs furent mitraillés par les soldats de la compagnie impériale de l'Est africain, qui visaient à établir un état protestant et leurs maisons furent incendiées. Mais à Biskra, avec persévérance, une autre œuvre naquit, celle des *Frères Pionniers*, demi-soldats et demi-moines, dont les postes, s'échelonnant à travers le Sahara pour le fertiliser « par la bonté », devaient offrir asile aux esclaves fugitifs comme aux voyageurs malades. Le général Philebert, auteur de *La Conquête pacifique de l'intérieur africain*, conseillait au Gouvernement d'accepter le concours des Pères Blancs pour constituer dans Témassinine le noyau

d'une colonie. Au printemps de 1892, Jules Ferry et Jules Cambon, lui rendant visite, parlaient avec gratitude d'employer ces Frères armés pour une expédition économique au Touat ; toutefois, les diplomaties européennes s'en émouvant, il fallut les licencier.

Cette nouvelle le frappa brutalement à dix jours de son agonie. Son état de santé était déplorable depuis les persécutions consécutives au Toast d'Alger, et maintenant l'arthrite cruelle qui l'envahissait ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit. Son corps se trouvait si délabré par l'exès de travail où il s'acharnait dans les plus longues veilles ! En sus de son travail diurne incessant, il avait passé sa vie à lancer de toutes ses retraites cachées force lettres, mandements et articles, vers Rome, Paris, Bruxelles, Londres, Carthage, Alger, l'Ouganda, réquisitionnant pour la besogne urgente tous ses Pères disponibles, leur dictant jusqu'au matin à la lueur de plusieurs lampes, allant de l'un à l'autre et se promenant dans l'ombre, sans détourner de l'ouvrage ni son application ni la leur, sauf parfois pour prêter l'oreille au clapotement d'une vague ou donner un regard aux blanches coupoles de Notre-Dame-d'Afrique sous l'argentement des étoiles. « Je ne veux pas un jour de repos », répétait-il souvent. En France on riait parfois de ce mourant perpétuel et perpétuel voyageur qui, disait-on, avait toujours un pied dans la tombe et l'autre sur toutes les routes de l'Univers. Jusqu'à l'avant-dernière semaine il voulut rejoindre Carthage : les médecins s'y opposèrent. Aux derniers jours encore il se faisait renseigner sur tout, lisant ses lettres et ses journaux, dictant sa correspondance, poursuivant une activité plus forte que la souffrance. Lorsque celle-ci

l'avait terrassé quelques instants, son esprit reprenait plus vivement son ressort et son élasticité vers les horizons de sa mission. En ces heures suprêmes sa pensée se déploya avec prédilection vers le Congrès de Jérusalem, vers son rêve privilégié, l'Union des Églises dont ce Congrès entendait s'inspirer. Sous les coups répétés des attaques, il soupirait : « Que deviendront mes œuvres après moi? J'abandonne cette pauvre vie avec résignation ; cependant j'avais encore bien des projets en vue. » Et il se remémorait ses missionnaires, ses pauvres noirs, « les plaies sanglantes de l'esclavage. »

Il mourut le 22 novembre. Son testament, où résonnent jusqu'au ciel les grands accents de son cœur, les mettait encore au premier plan de sa pensée éternelle : « Je t'avais tout sacrifié, ô chère Afrique ! » Il n'y rappelait traverses et peines que pour pardonner et convier tous aux laborieuses collaborations : « A peine ai-je pu ébaucher le travail, concluait-il. Je n'ai été que la voix du Désert, appelant ceux qui doivent y tracer les routes de l'Évangile. »

Le testament déclarait que tous bien placés sous son nom appartenaient aux œuvres qu'il administrait. On lui avait souvent attribué de grandes richesses et de méchants articles anonymes du *Matin* avancèrent même qu'il dépensait de 150.000 à 200.000 francs pour le seul entretien de sa personne. Or l'archevêque d'Alger n'avait pas même d'équipage et, comme il vivait seul dans un quartier retiré de Saint-Eugène, sa dépense privée ne montait pas à plus de 6 ou 8.000 francs par an. « Tous ses vêtements, écrit le Père Delattre, tenaient dans quelques malles et une simple armoire de 25 francs, au fond de quoi s'entas-

saient pêle-mêle toutes ses décorations qu'il ne porta jamais. » Son entourage les y découvrit pour orner son cercueil.

On lui fit des obsèques nationales. La ville se mit en deuil, tous pavillons en berne, et toutes les paroisses sonnaient le glas. Européens, Arabes et Juifs défilèrent religieusement dans le chœur embrasé de la cathédrale pour se prosterner une dernière fois devant le Prophète. Le septième jour toute la ville fut sur pied, la garnison sous les armes, et la cathédrale ouvrit ses portes aux autorités civiles et militaires : les six évêques de l'Algérie et de la Tunisie prirent place autour du catafalque ; rabbins, pasteurs, muftis, se rangèrent en ordre dans l'Église vingt fois trop petite pour l'affluence et écoutèrent la messe chantée par 400 voix à l'unisson. Entre les haies de troupes le gouverneur, l'amiral, l'état-major, la magistrature, l'Université, les Conseils suivirent le cercueil, les musiques militaires et le sourd roulement des tambours alternant avec le *Miserere*.

Le canon du port le salua. Un croiseur de l'État reçut le corps dans une chapelle ardente. Le lendemain, devant Carthage ressuscitée, les navires de guerre l'accueillirent par de nouvelles salves. Tous les ordres de la France se pressèrent dans la cathédrale en deuil et l'on vit des indigènes fendre la foule pour venir déposer des suppliques sur le cercueil du grand « Marabout rouge ».

CHAPITRE XIV

Les lendemains : « le Bugeaud des âmes »

Si le sang des martyrs est une semence de chrétiens, le sang du génie est une semence de salut.

Au lendemain de sa mort, dans toutes les traces de son action humble et audacieuse, continuèrent de se lever des œuvres immortelles. Dès l'année suivante, la famine ayant de nouveau sévi, les Pères Blancs créèrent en Tunisie pour les orphelins la vaste exploitation agricole de Saint-Joseph de Thibar, dont le colonel René Vanlande s'est fait l'Erckmann-Chatrian dans un livre délicieux où chaque page est un arbre en fleurs d'espérance. Des cultures variées et de splendides vignobles, qui produisent un vin réputé, y enveloppent orphelinat, dispensaire, école, ferme-modèle, ouvroirs, ateliers. On est accueilli là par de grands anges martiaux dont le visage tanné conserve miraculeusement la fraîcheur de la jeunesse. Ils vous expliquent les secrets de leur prestige que dans ce chapitre final il faut mettre en lumière d'Évangile le plus nécessaire à notre temps : « Malgré toutes leurs tares et tous leurs vices NOUS DEVONS D'ABORD AIMER LES INDIGÈNES. Il

nous écoutent parce que nous n'abusons jamais de leur crédulité ».

Ces gothiques bâtisseurs, comme les Chartreux du Moyen âge, sont les protagonistes du progrès matériel et des maîtres en rendement économique. « Toute proportion gardée, conclut Vanlande après un voyage d'enquête minutieuse, aucun roi industriel d'Amérique n'a porté la production à une plus haute puissance. » Parcourez leurs larges ateliers, savamment agencés, équipés pour la menuiserie, le charronnage, la tonnellerie, la forge, le tout actionné par une centrale électrique, et vous admirerez comment les novices se dressent à leur spécialité forgeant le fer tandis que les Pères forgent leur âme : de là, ils s'égailleront depuis les aspérités de la montagne berbère jusqu'aux confins du Sahara pour construire ou réparer les églises, les hôpitaux, les écoles, les postes.Sous nos yeux émus d'autres Pères Blancs rentrent des champs, surveillants de culture, qui ont depuis l'aube joyeusement peiné en compagnie des Arabes ; l'un s'affaire à parquer le bétail descendu des pâturages, l'autre traverse la cour au galop de son cheval, « souriant, heureux de dépenser sa jeune vigueur au service d'un maître qui ne lui paiera ses semaines que dans l'éternité ». Cheveux courts et barbe pendante, chacun en passant vous salue de sa chéchia rouge qui éclaire la gandoura, le burnou blanc où se suspend le rosaire blanc et noir, *sans chaîne*. Un enchantement chrétien rayonne jusque dans les villages musulmans voisins : « l'agenouillement, les attitudes recueillies, les nuages d'encens, l'onction des gestes ecclésiastiques, le mystère des autels, le regard attendri et secourable des statues, la netteté immaculée des surplis

et des voiles, la paisible ferveur du lieu se combinent en pénétrante influence. Par des voies invisibles, une suavité bienfaisante chemine vers les âmes des Arabes pour y tempérer la violence et l'âpreté héritées du sang ».

Lavigerie prévoyait en 1878 quatre vicariats apostoli-

(Cliché Pères Blancs.)

Noviciat.

ques : les Pères en possèdent déjà onze et une préfecture apostolique. Les statistiques de 1925 donnent pour leurs missions d'Afrique 400.275 baptisés et 163.751 catéchumènes. Celles des dernières années énumérèrent 674 pères et 208 frères ; 570 sœurs, 122 prêtres indigènes, 384 sœurs indigènes, 8.000 catéchistes, 980.000 catholiques, 331.621 enfants dans 3.819 écoles. Ils étendent leur influence sur douze millions d'âmes.

Deux ans après le décès de leur fondateur, les Sœurs Blanches d'Afrique s'enfonçaient à leur tour dans les ténèbres de l'intérieur qui, « devant leur regard embrasé d'espérance, s'éclairaient d'une lueur d'Épiphanie » (Goyau) : à l'heure présente dans 83 maisons, elles en-

(Cliché Pères Blanc.)

Séminaire indigène.

seignent, soignent, baptisent, font l'instruction de la femme Arabe ou de la femme païenne, qui désormais ne seront plus voilées, parquées, closes dans des harems ou serves du bled ; en leurs ouvroirs les fillettes s'activent, avec une diligence qui est la gymnastique de l'âme, à la confection des tapis et à la couture, les voix appliquées épèlent les mots de France et l'experte bonté des Sœurs fait du dispensaire pour leurs élèves un doux laboratoire

de fraternisation sociale, puis — ce qui est plus difficile — ethnique.

Le cardinal avait lancé les premières liaisons entre l'Algérie et le Soudan : ce « mysticisme saharien », dont parle le colonel Monteil, ne cessa depuis d'illuminer l'École littéraire du Sahara où brûle la flamme si pure des œuvres d'Ernest Psichari, où la stoïque persévérance du général Laperrine a suscité tant d'exemples et de livres rayonnants. La vie, la mort du Père de Foucauld sont encore de splendides projections du génie de l'homme qui a donné à l'Afrique un ciel d'espérance avec toute une Voie Lactée de charité.

Deux ans n'étaient pas écoulés que la France s'installait à Tombouctou et, par delà le chapelet des oasis sahariens, l'esprit conquérant du Cardinal s'installait dans le Soudan. Il est prédestiné à une très ample action spirituelle sans laquelle nos travaux matériels colossaux dans la vallée du Niger ne sauraient faire pousser les moissons d'une civilisation durable. Son impérieux appel d'altruisme ne s'adresse pas qu'à des vocations de prêtrise mais à tous les Français, et « l'esprit missionnaire » s'est fraternellement répandu dans notre Administration laïque pour baptiser ses œuvres — non moins colossales — de résurrection des races, pour donner aux géorgiques du paysannat noir un parfum balsamique.

La vitalité de sa croisade antiesclavagiste s'est attestée par une succession de conciles et de congrès, rosaire de persévérance, et en 1924 la Société des Nations constitua une *Commission de l'Esclavage* chargée de lutter contre les survivances de la Traite, les routines et les abus du servage domestique, la polygamie : il nous appartient à

tous de fouetter les mollesses de la bureaucratie gènevoise, de coordonner les témoignages de voyageurs aussi impartiaux que les Kessel, les Monfreid et les Griaule pour corroborer la prévoyance des missionnaires et les faire participer plus largement à des travaux plus hardis de cette grande Société européenne, frappée si prématurément, comme de simples Noirs, de la maladie du sommeil.

Georges Goyau a, avec bonheur, défini que les missionnaires des trois derniers siècles avaient donné « comme préface à notre Histoire coloniale une sorte de préhistoire religieuse » : un Lavigerie que Vanlande appelle si bellement le Bugeaud des âmes, y égale un saint Vincent de Paul et, sans avoir à se prononcer sur le caractère de sainteté de cette vie, par tant de sacrifices inexorablement vouée à l'apostolat, l'Histoire de France saura l'élever à la hauteur de nos rois les plus sacrés et de nos ministres les plus bienfaiteurs. Cet homme d'église a été un véritable homme d'état : non seulement par la volonté patriotique de ses initiatives en Tunisie, mais par la maturité, la plénitude et l'ampleur des conceptions qui éclairèrent et précipitèrent la conquête de tout un empire en Afrique. On a, avec raison, exalté le caractère épique de ses entreprises : il en faut aussi mesurer la synergie réaliste ; il a su même de l'hagiographie plus ou moins byzantine de très antiques Pères de l'Église à qui personne ne pensait guère plus, tel Cyprien, tirer les leçons d'histoire de France les plus fécondes. Ce réalisme transcendant aux lignes chevaleresques s'est opposé, dans la littérature comme dans la politique, aux gracieuses et dangereuses hérésies du Romantisme où, comme sur les scènes de la vie électorale de 1848, un Lamartine coudoya un Louis-Napoléon :

les aberrations du poète ne favorisèrent-elles pas les erreurs de l'Empereur, magicien du Royaume Arabe? La tradition routinière des Bureaux Arabes de l'Empire prolonge encore ses méfaits sous la Troisième République et sème des révolutions : l'esprit Lavigerie reste le plus sûr antidote de ces faux communismes. Et il importe de mettre en honneur, dans nos anthologies littéraires comme dans nos manuels pour École des Sciences sociales et politiques, les textes de certaines formules du cardinal de Carthage, car leur beauté verbale égale celle des anathèmes de Bossuet, tout adoucie qu'elle soit de la lumière franciscaine de Fénélon.

Ce n'est pas seulement sur le terrain religieux qu'on doit se placer pour calculer la valeur d'humanité et la portée sur le monde de la carrière, des écrits, des jugements psychologiques, des actes d'un Lavigerie : il appartient à la Sociologie et à la Philosophie quand il se refuse de « condamner à jamais les musulmans » à rester emmurés dans un Islam immobile et *à fortiori* dans les commentaires fanatiques du Coran ; les travaux des missions protestantes ont démenti autant que les résultats obtenus par les Pères Blancs, cette conception dogmatique d'un manque de souplesse absolu de tout être né dans l'Islam. Comme Lavigerie alla saluer et bénir Abd-el-Kader, notre Diplomatie se voit de plus en plus obligée de discriminer entre Musulmans et de s'accorder avec ceux qui en pratiquent les plus beaux préceptes contre les mahdismes enivrés de folie et de furie. Il y aurait de la lâcheté intellectuelle à ne pas admettre la puissance de pénétration de l'esprit de discussion, lequel n'a jamais infirmé la valeur de toutes les disciplines.

Il est un terrain national sur lequel des croyances aussi paresseuses peuvent être particulièrement néfastes : c'est la carte d'Afrique où sont tracées les limites du Maho-

(Cliché C. Heurtey.)

Timimoun, dans le Sud Algérien.

métisme et du Fétichisme. Lavigerie a été un grand prévoyant quand, à l'avance, il a stigmatisé les actes inconscients des administrateurs qui, par l'effet de leur suspi-

cion à l'égard des missions catholiques, facilitèrent la propagande musulmane. Favoriser l'islamisation parce qu'on n'est pas soi-même un catholique convaincu est une incontestable trahison des intérêts de la France et de l'Europe : Galliéni, tout incroyant qu'il fut, signalait dès 1885, d'accord avec Lavigerie, « que les ennemis les plus acharnés de notre domination ont toujours marché contre nous en invoquant le nom du Prophète » ; et il marquait que « notre devoir *le plus élémentaire* est d'encourager de tout notre pouvoir les efforts des peuples nègres restés encore réfractaires aux idées du mahométisme. » Le général Archinard, protestant, a lutté contre la pénétration de l'Islam chez les fétichistes et déclaré que « le Catholicisme avec son imposant cérémonial, convenait mieux encore que l'Islam aux populations noires ». Mangin s'est révolté contre la légèreté avec laquelle on envoya des tolba d'Algérie enseigner le Coran dans les médersas d'Afrique Occidentale. Il ne s'agit pas là que des vertus du cérémonial mais de l'expansion de la pitié.

Il y a autant de mollesse et d'antieuropéanisme comme d'antipatriotisme à accepter sans réagir — et on ne réagit aujourd'hui nulle part — contre les progrès actuels de l'Islam sur le Christianisme dans notre Empire et jusque dans nos vieilles colonies des Mascareignes. Lavigerie a réveillé la Diplomatie européenne en dénonçant avec elle les ambitions africaines de l'Islam : bien après 1900 le Nyassa se trouvait conquis par un savant noyautage ; plus tard l'Abyssinie se voyait encercler par un Islam éthiopien que l'Italie a soutenu, armé, consolidé, développé ; partout les confréries militaires et mystiques étendent leurs conspirations et leur autorité en

sorte que l'Islam lève aujourd'hui de gros impôts en plein Madagascar ; que des trafiquants usuriers venus d'Arabie autant que de Bombay achètent des femmes chrétiennes à la Réunion et à Maurice, répandent la corruption et

(Cliché C. Heurtey.)

Au seuil de l'Afrique Noire.

font de la conversion le commencement de la prostitution.

A Gambetta et à Ferry Lavigerie avait vite réussi à faire comprendre que dans cette Afrique où les susceptibilités diplomatiques risquaient d'être une cause de paralysie, l'Eglise, avec leur aide, pouvait servir, plus librement et clairement qu'eux-mêmes, la cause de l'Humanité :

il appartient aux historiens laïques de Lavigerie de faire comprendre aux successeurs de Gambetta et de Ferry que la République, — en raison même de la générosité de son œuvre immense, terriblement menacée par le Racisme pour bien des siècles, — ne peut point se passer du concours prodigalement désintéressé de ces Pères Blancs invoqués par les Noirs dans tous les besoins. Un Père Blanc est, selon les mots du ministre Jules Simon, « la Providence visible en Afrique. »

BIBLIOGRAPHIE

Mgr BAUNARD :
Le Cardinal Lavigerie, 2 vol. (J. de Gigord.)

Georges GOYAU :
Un grand missionnaire : le cardinal Lavigerie (Plon) et l'Histoire religieuse de la France (dans l'Histoire Nationale de Gabriel Hanotaux).

J. TOURNIER :
Le Cardinal Lavigerie et son action politique. (Perrin.)

Edmond RENARD :
Lavigerie. (Spes.)

Francis JAMMES :
Lavigerie. (Flammarion.)

René VANLANDE :
Chez les Pères Blancs. (Peyronnet.)

Augustin BERNARD :
L'Algérie dans l'Histoire générale des Colonies, de Gabriel Hanotaux et Alfred Martineau.

Gabriel HANOTAUX :
Mon Temps, Tome II.
Bulletin de la Société Antiesclavagiste.

TABLE DES MATIÈRES

Chap. I. — Le chef de la dernière Croisade 5

— II. — Ses études et leur consécration 12

— III. — Les Martyrs de l'Orient..... 19

— IV. — Le jeune évêque..... 25

— V. — Le Père..... 30

— VI. — Les Pères Blancs et l'Afrique noire . 45

— VII. — La rénovation spirituelle de l'Algérie 51

— VIII. — Sanguis Martyrum 61

— IX. — Jérusalem 70

— X. — Le cardinal et les présidents du Conseil 75

— XI. — Le Pierre l'Ermite de la Croisade contre l'Esclavage 87

— XII. — J'ai fait le Serment de David 95

— XIII. — Les luttes qui tuent : l'autre martyre. 105

— XIV. — Les lendemains : le Bugeaud des âmes 114

BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE

Imprimé en France. 45887-1939 - Tours, impr. Mame.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 00732994 1